



Lot nr.: L243311

Country/Type: Europe

Special collection for the Postal Museum of France, 1980-1981 years, on 2 large albums, with case.

Price: 25 eur

[[Go to the lot on www.sevenstamps.com](http://www.sevenstamps.com)]





Foto nr.: 2





Foto nr.: 3

Le Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Coloré

OSSIP ZADKINE

FEMME A L'EVENTAIL



Notre premier timbre de la série artistique 1980 présente une œuvre marquante d'un grand sculpteur, dessinateur et aquarelliste français d'origine russe. Né en 1890 à Vitebsk en Biélorussie, Ossip Zadkine étudia quelque temps à Londres, puis se fixa en 1909 à Paris. Cinq ans plus tard, avec Archipenko et Lipschitz, le jeune sculpteur adhéraient pleinement au mouvement cubiste. Sa sculpture, obtenue le plus souvent par le procédé de la taille directe, part de «l'épannelage du bloc monovolumétrique», et ne présente d'abord que peu d'aspérités. Dans les années 20, elle s'éloigne de la stricte observance cubiste; plus expressionniste ou surréaliste, elle admet «tout un jeu de plans concaves ou convexes, dans un rapport assez lointain avec la réalité objective». Les historiens de l'art voient dans cette «deuxième manière» de Zadkine «une vision discursive du bloc, avec des emboîtages baroques, des ouvertures et même des percées». L'évolution aboutit à ce qui reste caractéristique de Zadkine, une «sculpture à claire-voie», où les vides font parler d'une «esthétique de la transparence». C'est l'époque des «Orphée» ou des «Van Gogh», puis, après le retour des Etats-Unis à la fin de la guerre, celle de la «Forêt humaine» ou du monument qui lui fut commandé en 1949, à la mémoire de la destruction de Rotterdam. Nous connaissons par les familiers de Zadkine son existence parisienne entre ses expositions et ses séjours dans la campagne du Quercy, ainsi que sa participation à la vie culturelle de la Capitale. La richesse de sa conversation attirait les jeunes artistes: beaucoup devinrent ses élèves, en son atelier de la rue d'Assas, puis à l'Académie de la Grande Chaumière et, à partir de 1962, à l'Ecole nationale des Beaux-Arts où il professa une année ou deux. La FEMME A L'EVENTAIL présentée ici avait été exécutée dès la veille même de la guerre de 1914-1918 puis traduite en bronze en 1920: c'est donc de la «première manière» qu'est typique ce bronze de 85 x 34 x 27 cm, traité par Zadkine comme un bas-relief qui transposerait les leçons de la peinture cubiste. L'influence de celle-ci se traduit dans ces volumes équarris, ces formes géométriques creusées, ces perspectives multiples qui rompent la monotonie de la masse. L'œuvre appartient au musée national d'art moderne. Exposée au Centre «Georges Pompidou» sur le Plateau Beaubourg, elle témoigne de la riche évolution de la sculpture, à l'origine du «foyer bouillonnant du Paris de l'Entre-deux-guerres».



02-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 4






Foto nr.: 5





Collection Historique du Timbre-Poste Français

LES GÉANTS DU NORD



D'AP. LITH. ALBUM ROBAUT. BIBL. MUNICIPAL DOUAI

La religion populaire du Moyen Age était naturellement portée à «festoyer mardi-gras», le carnaval annonçant les restrictions du carême et les compensant par avance. Ces manifestations, dans l'ensemble de la France, ont peu à peu disparu, du fait d'évolutions religieuses et sociales. Elles se sont cependant maintenues dans les Flandres françaises, en liaison avec des coutumes de voisins belges, hollandais ou rhénans. Bien vivaces en particulier dans le Nord et le Pas-de-Calais, sont les carnivals d'hiver ou de mi-carême, mais il y a aussi des cortèges carnavalesques à d'autres périodes de l'année, commémorant un souvenir historique important pour l'histoire de la ville. Au cours de ces défilés, émergent souvent de la foule les silhouettes de ces pittoresques Géants du Nord. C'est ainsi qu'à Douai la «famille Gayant» comme on appelle les 5 géants douaisiens (Gayant en Picard veut dire Géant) sort tous les ans trois jours début juillet. Apparue pour la première fois en 1530 d'après les archives municipales lors de la procession solennelle annuelle qui commémorait depuis 1479 la défaite de Louis XI cette année-là sous les murs de Douai, Gayant fut fabriqué en osier par la corporation des manneliers (fabricants de paniers). Rejoint dès 1531 par sa femme Madame Gayant, il eut dès le XVII^e siècle trois enfants Jacquot, Fillon et Binbin tandis qu'au fil des ans sa taille et celle de sa femme ne cessaient de grandir pour atteindre aujourd'hui la hauteur de 8 m 50. En 1530 il était sans doute en empereur romain comme le montre une gravure du XVIII^e siècle. Depuis 1821 comme sur le timbre, le héros porte le costume du guerrier féodal, casque à visière relevée, cuirasse et bouclier, large épée à la ceinture et lourde lance au poing. Sa femme Marie Cagenon l'accompagne, châtelaine en robe et coiffe de la fin du Moyen Age avec leurs trois enfants. Ces gigantesques mannequins d'osier président à un défilé, évoqué au bas de la figurine par une foule en liesse, couples dansants, masqués animaux, travestis burlesques et fanfare de mineurs, aux casques caractéristiques. La scène a pour fond de décor deux beffrois stylisés et symboliquement confondus. Au sommet, celui de Lille, la «métropole régionale», blasonne hiérarchiquement tout le territoire qui est le domaine de ces souverains débonnaire. Plus près d'eux, celui de Douai rappelle l'Hôtel de Ville de leurs premiers concitoyens; entre une cheminée de mine et le clocher de Notre-Dame, on en distingue l'horloge, les échauguettes d'angle, ainsi que la dentelle de pierre et d'ardoise qui coiffe l'ensemble à 64 mètres de hauteur. La schématisation, nécessaire sur un timbre, invitera sans doute à aller admirer ce chef d'œuvre des XIV^e et XV^e siècles et écouter son carillon célèbre, à participer aux fêtes de Gayant le dimanche suivant le 5 juillet ou au moins à contempler au Louvre le célèbre «Beffroi de Douai» peint en 1871 par Jean-Baptiste Corot.




04-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 6




François Villon

VIOLLET-LE-DUC (1814-1879)



PAR IL. DE L'HISTOIRE D'UN HÔTEL DE VILLE ET D'UNE CATHÉDRALE PAR VIOLLET-LE-DUC

Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, né à Paris en 1814, avait dix-sept ans lorsque Victor Hugo publiait « Notre-Dame de Paris ». Ce roman, qui « mettait le Moyen âge à la mode », décida sans doute de la vocation de celui qui fut, durant cinquante ans, le restaurateur de nos édifices gothiques. Appuyé par Mérimée, qui était depuis 1833 Inspecteur des Monuments historiques, le jeune architecte de 26 ans, déjà attaché aux travaux de la Sainte-Chapelle de Paris, réussit à sauver de la ruine la Madeleine de Vézelay. Il poursuit sa carrière dans les églises, châteaux et hôtels de ville, du Midi, de Bourgogne, d'Ile-de-France, et obtient au concours la restauration de Notre-Dame de Paris, tout en travaillant à la basilique de Saint-Denis. Ses « audaces » se donnent libre cours en la Cité de Carcassonne, à la cathédrale d'Amiens, à la salle synodale de Sens. Nommé à l'Inspection générale des Monuments diocésains, il doit assumer une foule de restaurations « médiévales », et se trouve porté au faite de la notoriété. Les historiens de l'art disent que Viollet-le-Duc passe ensuite « les limites tolérables » de ses théories. Les ruines de Pierrefonds lui ont été confiées par Napoléon III, et l'impératrice, par goût du spectaculaire, pousse son architecte favori à une reconstruction totale, abusive. Après le siège de Paris, où il sert comme officier supérieur du Génie, Viollet-le-Duc se retire à Lausanne: il y restaure encore la Cathédrale, et il y meurt en 1879, il y a juste cent ans, comme le commémore ce timbre. Celui-ci nous montre le visage soucieux de ce « mal aimé » de l'architecture du siècle dernier. Sur son œuvre, la postérité porte un jugement plus mesuré, faisant la part des excès dans une action qui a sauvé tant d'édifices. Elle sait aussi que Viollet-le-Duc ne fut pas seulement « un amateur de gothique tardif autant que douteux »: ses « Entretiens sur l'Architecture » révèlent un théoricien de notre « fonctionnalisme » et un promoteur de cette « charpente métallique », qui révolutionnera la construction. Elle a accepté sa réorganisation de l'Ecole des beaux-arts et ses plans pour un Musée des monuments historiques; elle réédite enfin ses essais ou études, et son « Dictionnaire de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle », œuvre d'historien, d'écrivain et de dessinateur. C'est ce dernier qui est rappelé sur le fond de notre timbre: des dessins de Viollet-le-Duc y reproduisent en effet, à droite, le plan de la cathédrale du Mans, et à gauche, la superbe charpente de l'église Saint-Ouen de Rouen.



05-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 7

GASTRONOMIE FRANÇAISE



D'AR. ROUARGUE *Promenade Nourriture* GUILLEME 5C

Une Exposition de la Gastronomie française, se déroule au Grand Palais du 20 février au 2 mars 1980: elle s'inscrit dans le cadre de la 4^e semaine du Travail manuel. Le timbre émis à cette occasion présente un menu de choix dans un décor raffiné. Un homard entier, un gigot piqué de clous de girofle, une variété de fromages et de pâtisseries s'y harmonisent avec une fine verrerie colorée par le vin, avec un service de plats et couverts de style Louis XV. Ce menu laisserait peut-être sur leur faim de gros mangeurs: il aurait provoqué au siècle dernier autant d'ironie ou d'apitoiement que le trop court repas de Lucien de Rubenpré chez Véry, à son arrivée d'Angoulême: c'est que notre goût culinaire résulte d'une longue évolution historique. Les Français furent, de tout temps, portés à bien manger. Charles V eut Taillevent pour cuisinier; les Médicis importèrent les recettes italiennnes; le XVIII^e siècle prépara des tables raffinées pour une minorité de privilégiés. Les bourgeois qui prennent le pouvoir avec la Révolution sont obsédés par les fastes antérieurs: «manger comme les aristocrates» leur semble une revanche contre eux, le signe de leur propre ascension et de leur réussite sociale. La cuisine française, abritée jusque-là en des châteaux et de nobles demeures, s'ouvre maintenant sur la rue: la bourgeoisie invente le restaurant, cherche le grand traiteur, qui sont évoqués dans les romans de Balzac, de Flaubert, de Zola, des frères Goncourt ou de Maupassant. Le peuple des campagnes aussi a toujours eu ses plats de terroir et ses traditions culinaires. Le touriste en est friand au cours d'étapes de gastronomie régionale, et de grands chefs s'en inspirent jusque dans leurs établissements. Les choses se sont sans doute modifiées avec l'évolution des mœurs, les conditions du travail, les préoccupations d'écologie et d'hygiène alimentaire. Remplaçant la quantité par la qualité, la cuisine contemporaine revient aux sources, aux produits naturels, aux procédés traditionnels. Les Français sont pourtant toujours amateurs de bonne cuisine, dans une salle prestigieuse comme autour d'une table de fête, en famille ou entre amis. Ici comme là, le symbolisme du «repas partagé» sous-tend le plaisir chaleureux de la table. Les limites sont indiquées par un éminent praticien: «On peut être gastronome sans être goinfre: pure question, pour chacun, de jugement et de sagesse». La contrepartie vient d'un maître, qui veut faire régner en sa cuisine «ce sens de la mesure, qui est aussi une qualité française».





Foto nr.: 8







Foto nr.: 9

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection H

JEAN MONNET (1888-1979)



Il y a juste un an, le 16 mars 1979, disparaissait un homme qui, pour avoir fui la presse et les honneurs au cours d'une longue vie active, était toujours demeuré, en son pays, «l'inconnu le plus illustre de l'Europe». Jean Monnet naquit en 1888 à Cognac, et après quelques études économiques, fut envoyé par son père au Canada pour y promouvoir la production d'eau-de-vie de la firme familiale. Le voyage l'amena à s'intégrer rapidement au milieu financier international, puis à entrer, à un peu plus de vingt ans, dans les coulisses de la vie publique. Il se trouvait en effet associé, dès 1915, aux négociations économiques entre les Alliés, puis aux conférences préliminaires au Traité de Versailles, choisi ensuite comme Secrétaire adjoint de la toute nouvelle Société des Nations. Revenu quelque temps au commerce, puis aux affaires bancaires orientées vers le crédit à la Chine, il occupa, à partir de 1939, des emplois de plus en plus importants, discutant aux U.S.A. de fournitures militaires, président le Comité franco-britannique d'effort de guerre, partant en mission pour Winston Churchill aux Etats-Unis. Il y participa à la mise en place de l'économie de guerre, puis fut chargé de tenter un rapprochement entre Giraud et de Gaulle; et le Chef du Gouvernement Provisoire le choisit bientôt pour être son Ministre du Commerce. A ce titre, il élaborait dès 1945 le Plan de modernisation et d'équipement qui porte son nom, et en fut nommé le premier Haut-Commissaire. Mais déjà, aux côtés de Robert Schuman, il s'affirmait comme un partisan convaincu, et un propagandiste convaincant, de la construction européenne. Sa vie se confond dès lors avec l'histoire des institutions qu'il contribue à mettre en place, et d'abord la C.E.C.A.: il est le premier Président de la Haute Autorité dans la Communauté européenne du charbon et de l'acier. La suite, à partir du Traité de Rome de 1957, est dans toutes les mémoires: Euratom, Communauté économique européenne, «marché commun» de l'Europe des Six, puis des Neuf, avec ses organismes dont il appuie l'installation progressive. L'opération la plus récente fut l'élection au suffrage universel de l'Assemblée Européenne de Strasbourg, l'année dernière, quelques semaines après la mort de Jean Monnet. La présence à ses obsèques à Montfort l'Amaury du Président de la République Française et du Chancelier de l'Allemagne Fédérale, entourés de nombreuses personnalités européennes, attestait la dimension historique d'un homme qui n'avouait qu'une idée: «réaliser l'union entre les hommes».



08-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.
Reproduction interdite



Foto nr.: 10



C. Healey.

d'ap. Encyclopédie de Diderot

LA BRODERIE

Dans la série des Métiers d'Art, inaugurée à la fin de l'année dernière par la lutherie, l'émission 1980 est consacrée à la broderie: c'est une spécialité très ancienne, à laquelle l'évolution des «courants d'époque» assure, dans la maîtrise des techniques, une grande richesse expressive. Aujourd'hui encore, la définition de Monsieur de Saint Aubin, donnée en 1769 à l'Académie des Sciences, reste valable: «Broder est l'art d'ajouter, à la surface d'une étoffe déjà fabriquée et finie, la représentation de tel objet qu'on désire, à plat ou en relief, en or, argent ou nuances». Très tôt, la broderie répond au goût instinctif de l'homme pour la beauté: elle orne son corps et embellir son cadre de vie. Au cours des siècles, peintures, sculptures ou céramiques témoignent de l'existence des œuvres brodées, la plupart fragiles et vulnérables ayant disparu. L'histoire de la broderie fut pratiquée dans les couvents, dans les cours aussi bien que dans les centres urbains et ruraux. Un monument fameux du moyen-âge: la tapisserie de Bayeux (XI^e siècle), dite «tante de nos jours», «telle du Conquest», est une broderie réalisée en laines de couleur sur toile de lin; elle relate les événements de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Musées et églises conservent des pièces rares: vêtements de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Musées et églises conservent des pièces rares: vêtements civils et religieux, ornements liturgiques, parements d'autel, tentures, objets d'ameublement, bougies, reliques, aumonières, qui emploient pour la broderie de leurs motifs, personnages, arabesques ou feuillages, des soies luisantes et colorées ou des couchures de fils d'or sur des supports précieux ou bien encore des applications sur des velours. En 1609, la Gazette nous décrit Louis XIV paraissant «vêtu de brocart d'or tellement couvert de diamants qu'il semblait qu'il fut environné de lumière» et Madame de Sévigné décrivit Madame de Montespan dans «une robe d'or sur or, rebrodée d'or, rebordée d'or». Broderies officielles ou broderies domestiques: à travers les époques successives des styles nouveaux s'élaborent. La broderie n'a pas de limites, quel que soit le domaine où elle s'épanouit: haute couture, broderie d'ameublement, de restauration, ouvrages de dames tant décriés et créations audacieuses utilisant des matériaux nouveaux et parfois insolites. Notre timbre illustre le sujet par le tableau d'un peintre né à Trieste en 1907. Toffoli joue des transparences lumineuses, en véritable magicien de la couleur; sa brodeuse émerge en effet d'un dégradé de bleu dont les nuances se résolvent en une luminosité rayonnante. L'inclinaison d'un visage deviné, la pente d'un voile conduisent à des doigts, qui nouent le point sur la toile du tambour: la ferveur de l'attention recueillie guide et anime le geste de la main experte. On sent, chez le peintre et chez son modèle, ce sens et cet amour du «travail fini», secrets de l'artisan qui est un artiste, secrets finalement de tout «métier d'art».





Foto nr.: 11





Foto nr.: 12

Français Collection Historique du Timbre - Série Française Collection

CORDES



MAISON DU GRAND VENEUR A CORDES
D'AP. A. VERDIER DOC. BIBL. D'ALBI DURRENS SC

Le premier timbre de la série touristique 1980 nous entraîne aux confins du Quercy, du Rouergue... dont les seuls noms sont déjà riches de souvenirs historiques, et évocateurs de sites pittoresques... au nord-ouest d'Albi, à 70 au nord de Toulouse, ce chef-lieu de canton du Tarn, est appelé... maison, Cordes-sur-Ciel. C'est en effet un « monolithe jailli en plein val du Céro »; il est devenu, au... « une grande dame de pierre qui, en ses atours du passé, reste toujours jeune ». En 1222, le comte de... mon VII bâtit, en pays cathare, cette bastide de protection, contre l'Inquisition et les visées royales. Le... matière pour des enceintes aux portes monumentales et des maisons à souterrains profonds. La forteresse inexpugnable s'humanisa, lorsque son suzerain fit allégeance à la Couronne: au XIV^e siècle, la paix fit de Cordes une cité riche et florissante, qui groupait de luxueuses demeures autour de vastes halles. Celles-ci attestent encore que cette ville de 5000 âmes était devenue un centre d'échanges entre les paysans d'alentour, les artisans locaux, et nombre de commerçants, entreprenants et curieux d'exotisme, voire de raffinement. Après des époques de déclin, Cordes ne comptait plus qu'un bon millier d'habitants; mais le charme de son site et la fidélité à son caractère la font renaître à une activité artisanale, culturelle, attractive. Artistes et écrivains, amateurs d'art et d'histoire se laissent de plus en plus retenir par la séduction de ces lieux, sensibles à ce qu'Albert Camus a appelé « une âme inspiratrice de rêves ou de regrets, dispensatrice de beauté ». La figurine réunit et met en valeur les principaux monuments de la cité, entre la Porte de la Jeanne et celle des Ormeaux en bas, et, en haut, la Porte de Proux, flanquée de l'Eglise Saint-Michel et de la Tour de l'Horloge. Au centre, sous les Halles, dont on devine les quelques piliers octogonaux, sont groupées quelques demeures patriciennes: on reconnaît, datant aussi du XIV^e siècle, la Maison du Grand Veneur, celle du Grand Ecuyer, et à gauche, la Maison du Grand Fauconnier, qui abrite l'Hôtel de Ville. Leurs rez-de-chaussée à arcatures brisées, leurs baies à fenestrage ont gardé le style du temps, comme nombre d'habitations bordant les « rampes » au pavage remarquable. Cet ensemble sauvegardé, fleuri de jardins sur les anciens remparts, méritait de faire classer Cordes en son entier comme « joyau de l'architecture civile médiévale ».



Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Aux. Reproduction interdite.



Foto nr.: 13





Foto nr.: 14

CATHÉDRALE DU PUY



Le Puy, ancienne capitale du Velay devenue chef-lieu de la Haute-Loire, occupe le fond d'un bassin volcanique, au cœur du Massif Central. La ville, riche de bien des trésors, s'étend au pied de la basilique-cathédrale Notre-Dame, dont notre figurine représente la grande façade occidentale. Cette colline est un lieu de culte depuis des origines mi-historiques mi-légendaires: un dolmen celte serait devenu centre d'un oppidum gallo-romain, la « pierre guérisseuse », à la suite d'une apparition de la Vierge Marie. La dalle, druidique, ou plutôt magique, fut englobée dans l'église, construite au V^e siècle par un évêque architecte; elle demeure au centre de la nef, sur le grand pavement de la nef, à peu près en son centre actuel. L'affluence des pèlerins en ce lieu, au Moyen Âge, nécessita, à partir du XI^e siècle, des campagnes successives d'agrandissement. D'abord, l'axe s'est naturellement tourné vers l'orient, l'extension de la nef gagna, et finalement, par une gageure architecturale, on atteignit le bord du plateau. Les quatre dernières travées furent lancées au-dessus du vide, sur des piliers s'élevant à l'aplomb d'une dénivellation de 17 mètres; elles s'appuyèrent à la fin du XII^e siècle, sur ce porche immense à trois portails, et, lors de restaurations, sur cet escalier monumental, bordé de balustrades en volvic. Ces travaux, effectués en pierre au siècle dernier, ont respecté l'ordonnance de cette façade et ses symétries polychromes, byzantines pour Mérimée, mozarabes pour Emile Mâle; on voit plutôt maintenant « une tradition d'origine antique dans cette alternance de la pierre d'appareil ». Merveilleux par l'étrangeté de sa construction, ce monument l'est aussi par le culte dont il est le sanctuaire, bien que le mystère entoure toujours l'effigie de la « Vierge Noire », dont l'original fut brûlé sous la Révolution. Lisant dans le Cantique des cantiques « Je suis noire mais belle », un prophète sculpta-t-il dans le cèdre une préfiguration de la Mère du Christ? Un roi-croisé aurait-il rapporté d'Egypte une statue d'Isis et de son fils? Mais des « Vierges en majesté » ne suivent-elles pas, dans toute l'Europe, un modèle typique de l'ancienne sculpture d'Auvergne? Pour vénérer la Vierge Noire, en ses atours rappelant qu'il y a ici un Conservatoire national de la dentelle, on sait que vinrent au Puy six papes et treize rois de France. Sur leurs traces, chaque 15 août, des milliers de pèlerins se pressent autour de cette façade monumentale: ils y associent sans doute la ferveur mariale avec la fidélité à l'histoire de leur pays et à ce chef-d'œuvre de son art.





Foto nr.: 15

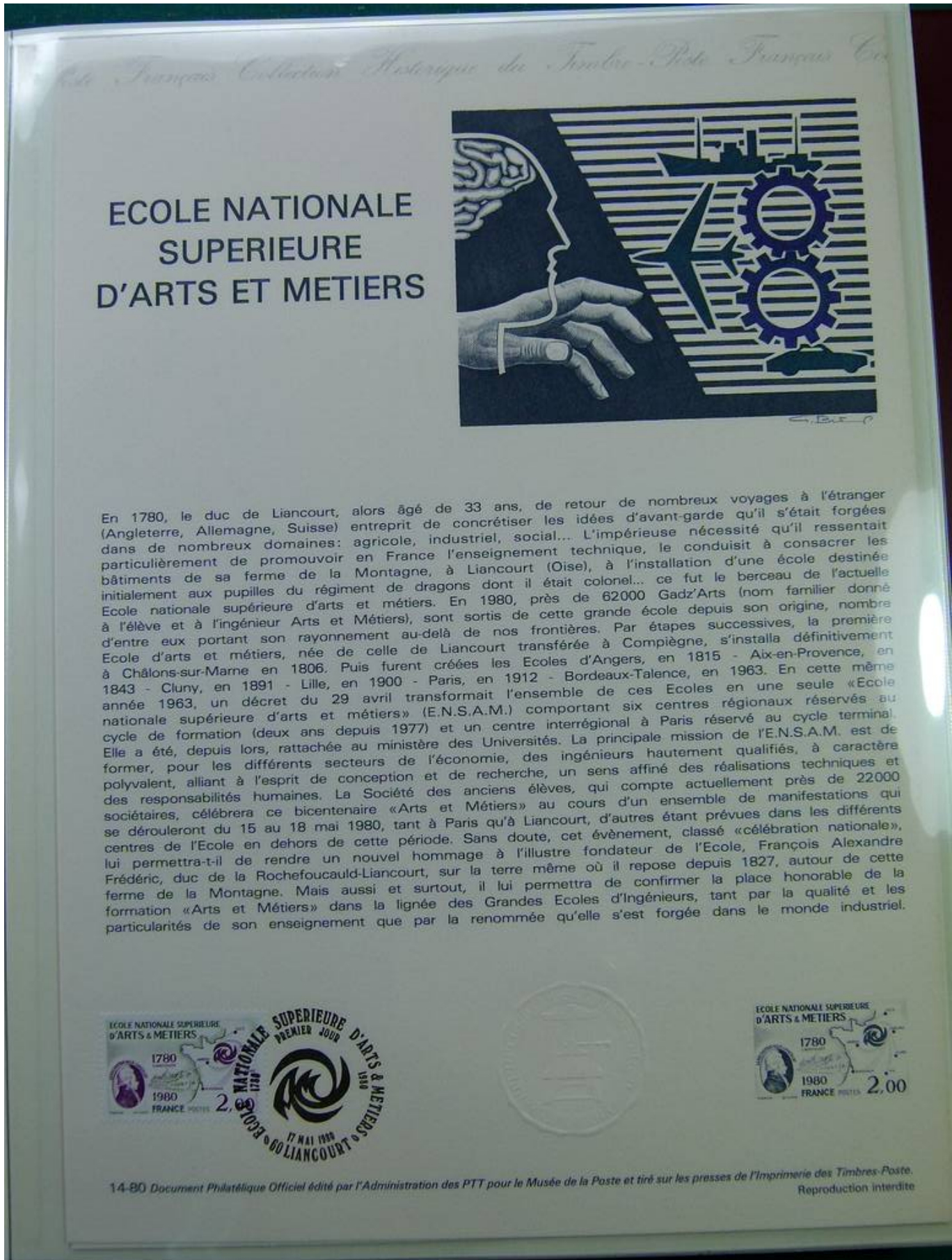




Foto nr.: 16

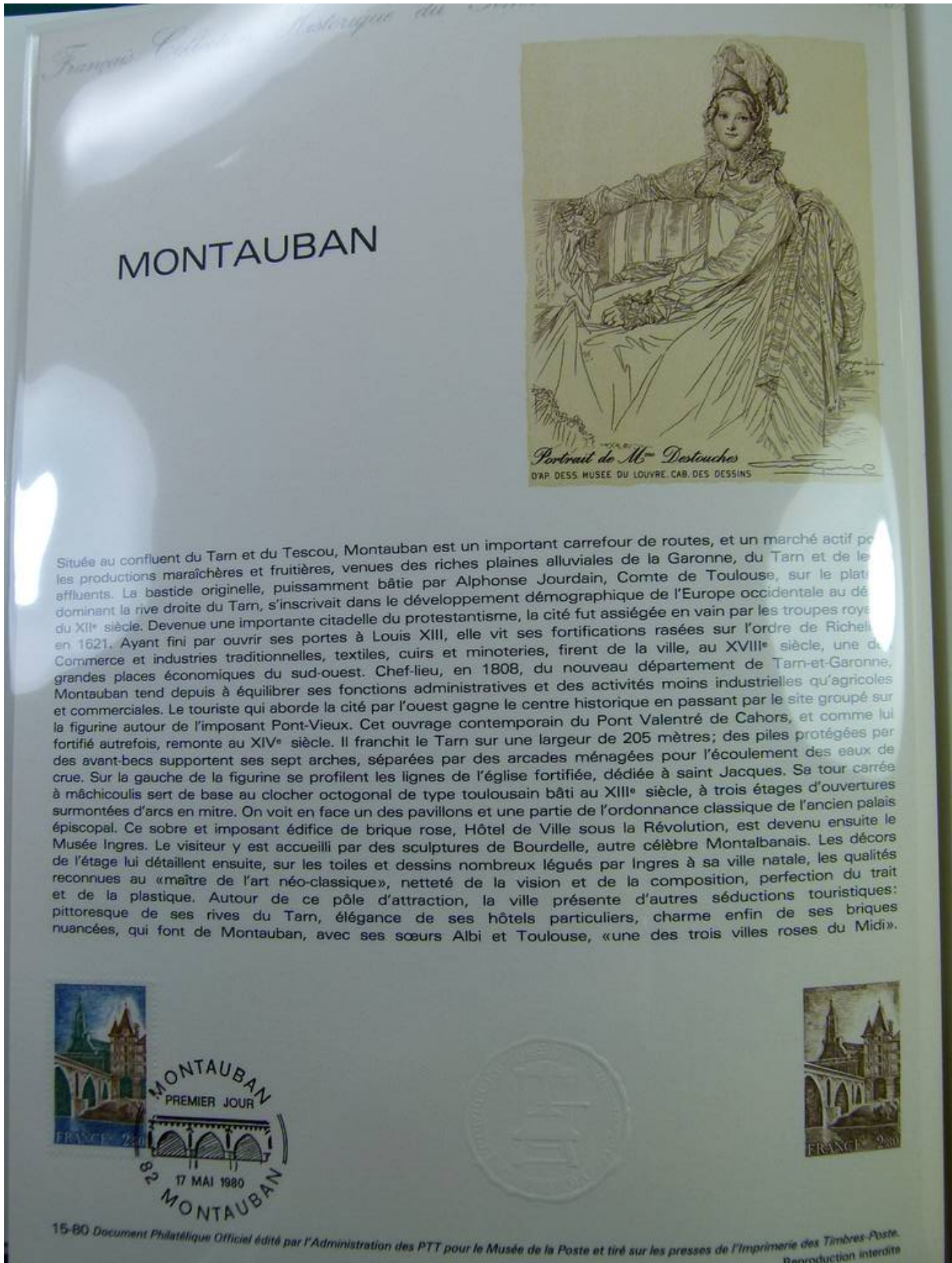




Foto nr.: 17

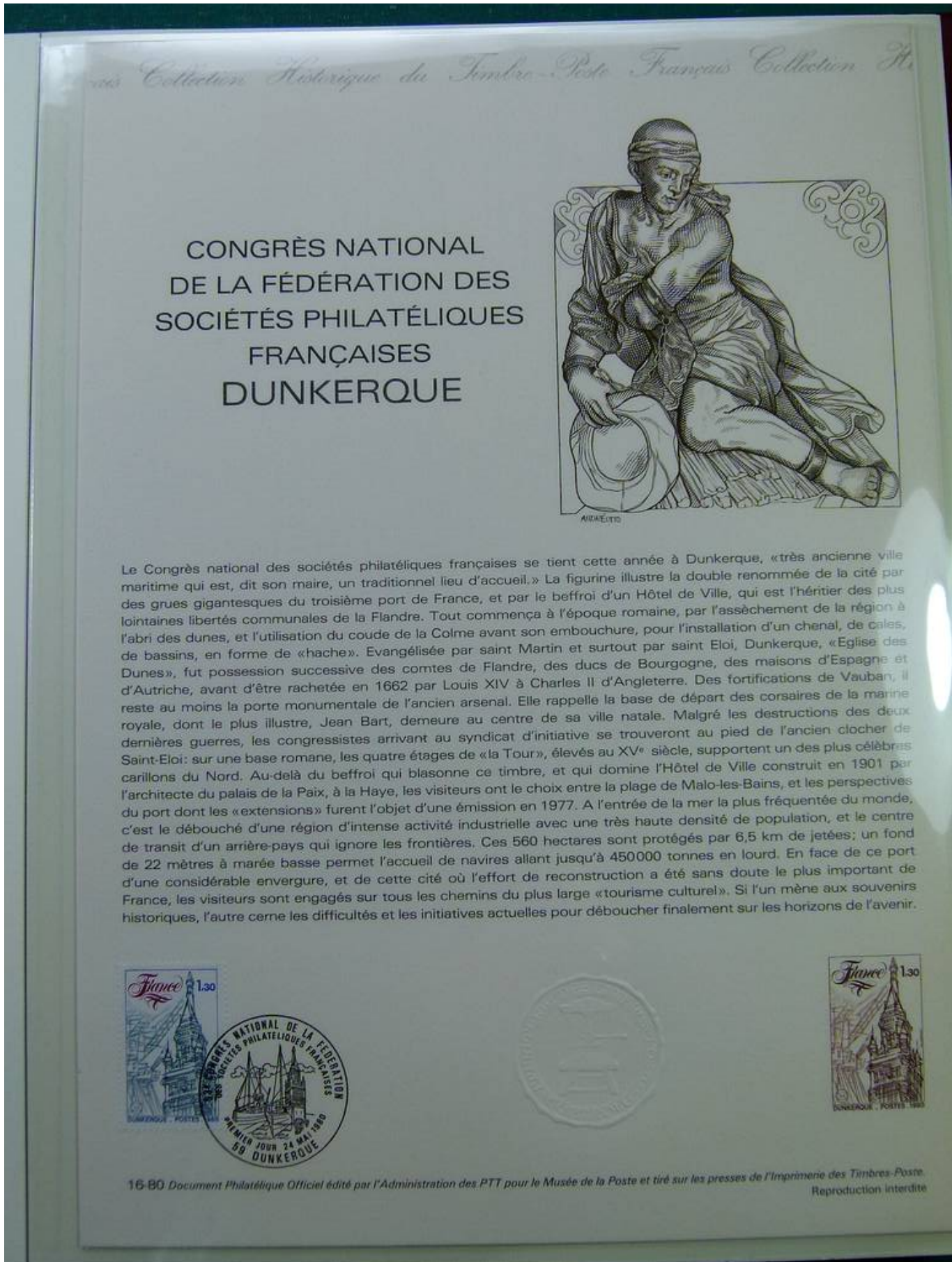




Foto nr.: 18

Collection Nature

NATURE GRAELLSIA ISABELLAE



PLAMBERT *Phéalpin*

L'Isabelle, qui appartient à l'ordre des Lépidoptères, dans la famille des Paons ou Saturnidés, présente un réel intérêt, en raison de ses origines et particularités. Son nom scientifique est *Graellsia isabellae*; connu d'abord en Espagne, le type femelle fut décrit en 1849 par Don Mariano de la Paz Graells plusieurs années après sa découverte, le mâle, trouvé plus tard encore, ne fut décrit qu'en 1855. Une variété de ce papillon fut repérée dans les Hautes-Alpes en 1922. Décrite par Oberthur, elle reçut l'appellation de *Graellsia isabellae galliaegloria*. Il s'agit là de populations originales, géographiquement isolées des espagnoles depuis les grandes glaciations quaternaires. Ce type est un bel exemple de relique atlanto-méditerranéenne, strictement localisée aux peuplements de pins sylvestres, dans la région allant de Briançon à Serre-Ponçon. Selon l'altitude et la précocité du printemps, ces papillons apparaissent entre mi-mai et mi-juin, dès la tombée de la nuit. Après des heures d'accouplement nocturne, la femelle pond 60 à 80 œufs, par petits groupes séparés. Quinze jours plus tard, les jeunes chenilles rongent les aiguilles de pin; atteignant 10 centimètres à la mi-août, elles consomment des feuilles, de l'extrémité à la base. En fin de croissance, elles descendent tisser, dans les feuilles mortes, les cocons où elles hiberneront à l'état de nymphes. Les Paons Isabelle, rares et réputés, sont d'un prix élevé pour le « collectionneur ». Attirés au cours de leur vol nocturne par la lumière artificielle, ils peuvent être capturés près de pièges lumineux ou de lampadaires publics. Cette capture a été réglementée depuis des années en certaines communes des Hautes-Alpes qui songent même à modifier leur éclairage urbain et elle est déjà interdite dans tout le Parc naturel régional du Queyras, à l'est de Gap. S'appuyant sur la loi de 1976, relative à la protection de la nature, un décret publié l'année dernière, a inscrit l'Isabelle sur la liste des insectes protégés en France. Ces restrictions sont heureusement compensées par d'autres mesures. Grâce à l'appui et au financement du ministère de l'environnement et du cadre de vie, des études sont entreprises pour mettre au point des méthodes d'élevage de l'Isabelle. Elles permettront de disposer d'assez de spécimens pour satisfaire scientifiques et enseignants, photographes et collectionneurs, sans porter atteinte, par des captures abusives, aux populations naturelles de ce beau papillon.



17-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.
Reproduction interdite



Foto nr.: 19

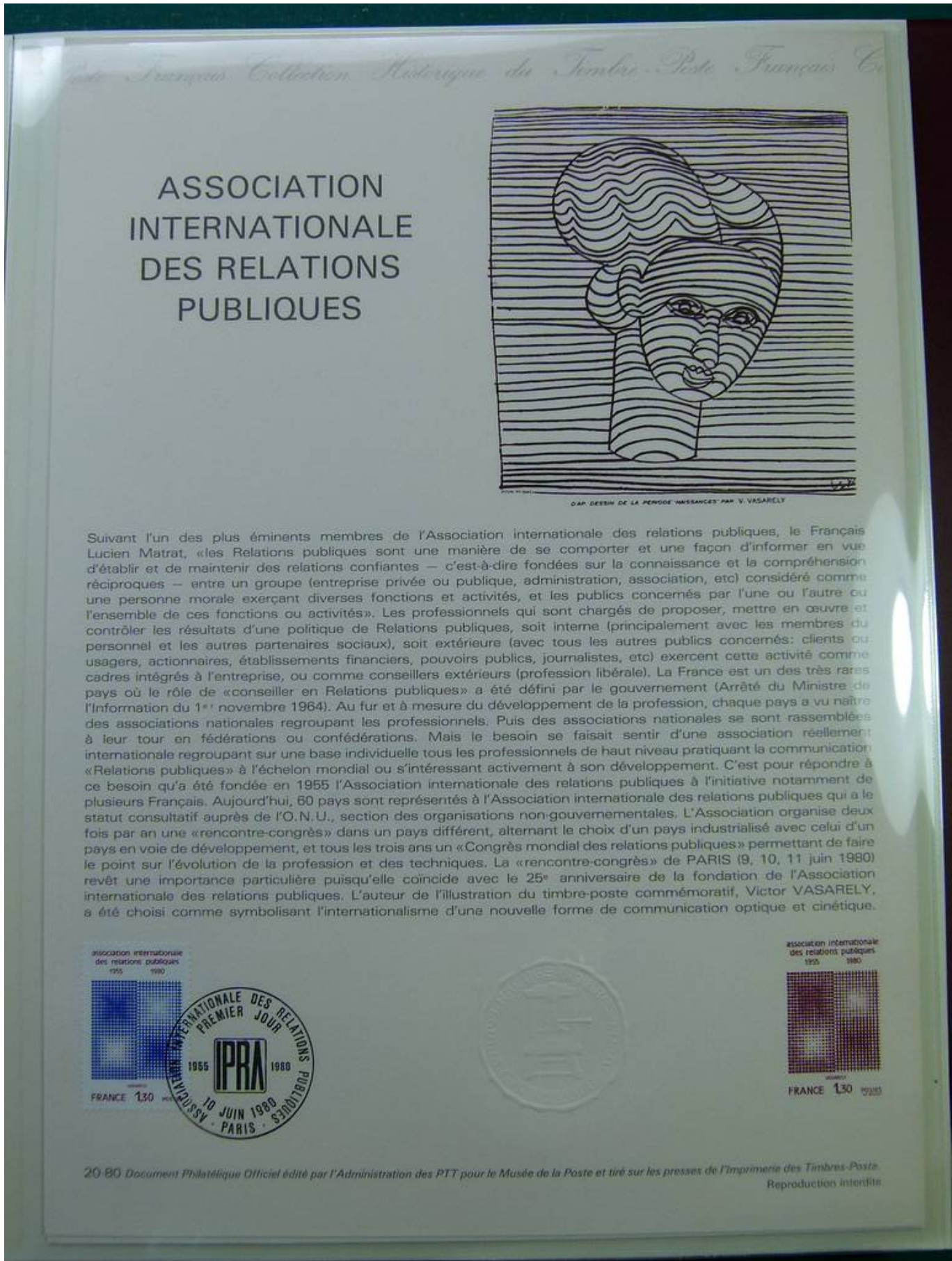




Foto nr.: 20

ANNÉE DU PATRIMOINE



Cette émission illustre un effort unanime associant les Français pour la conservation et la réinsertion dans la vie collective de notre patrimoine national. A l'initiative du Président de la République, «1980 Année du Patrimoine» est confiée au Ministère de la Culture et de la Communication. Le mouvement qui s'appuie sur toutes les forces vives du pays: associations, collectivités locales, institutions culturelles et sociales, entreprises, administrations... propose de sensibiliser l'opinion publique à la conservation de nos richesses nationales, de faire agir les Français en faveur. Le patrimoine d'une nation, comme celui d'une famille, ne se limite pas aux «immeubles» mais englobe un monde de réalités: certes les cathédrales ou châteaux, les peintures rupestres ou les sites archéologiques, monuments, statues ou tableaux, le mobilier et les costumes, la musique et les instruments anciens, les livres ou archives, les films ou films d'antan, les traditions orales, les coutumes ou contes populaires... Il s'étend à des objets longtemps utilisés qui fonctionnaient bien encore, outils du cultivateur ou de l'artisan d'hier, lavoirs ou forges, installations d'ateliers désaffectés. Leur disparition progressive et celle des gestes qui les animaient rendent là encore nécessaires des actions de sauvegarde. L'année 1980 est jalonnée, dans la capitale et à travers les régions, de nombreuses manifestations annoncées au public: expositions, concerts, spectacles, émissions de radio et de télévision, opérations «portes ouvertes» et amélioration de l'accueil dans les monuments, musées et bibliothèques, enfin animations de toutes sortes. L'Année du Patrimoine ne sera pourtant pas qu'un beau «feu d'artifice», puisqu'elle a pour objectif de réanimer en profondeur les institutions publiques ou privées, de modifier les mentalités et de faire naître dès cette année un état d'esprit nouveau, de nouvelles politiques. De 1980 Année du Patrimoine, doit donc partir un élan populaire enthousiaste et méthodique en faveur de la reconquête de nos richesses ethnologiques, de la réutilisation systématique de nos monuments, d'un renouveau aussi de la création artistique dans tous les domaines. Ainsi seulement se retrouvera et s'affirmera la volonté nationale de mieux connaître et protéger pour les transmettre, tous les acquis de notre civilisation passée ou immédiate. «Si l'on songe, disait récemment un historien, au malheur du pauvre amnésique, qui ne sait plus où il est, ni d'où il est, que penser d'un peuple qui perdrait le souvenir de son passé, avec la conscience de son présent et de son avenir?».





Foto nr.: 21

SCIENCES DE LA TERRE



D'AR HEINRICH GROSS (1820)

Ce timbre est émis à l'occasion du XXVI^e Congrès géologique international réuni à Paris du 7 au 17 juillet 1980. Un vaste programme de rencontres, débats et colloques, avec des excursions, en nombre de «sites» de France et d'Europe, met en valeur l'évolution et l'enrichissement de la géologie, pure ou appliquée, surtout depuis une cinquantaine d'années. Dans les «souvenirs d'enfance» de nos aînés, le lycéen rêvait, devant ses manuels, aux enchaînements préhistoriques; il découvrait, sous la poussière des «cabinets d'histoire naturelle», les mystères des minéraux; le jeudi, il courait la campagne, en quête d'un silex, d'un gypse fer de lance, de fragiles concrétions dormant en une «source pétrifiante»... Les congressistes s'occuperont encore, à un niveau autrement élevé, de paléontologie et de minéralogie, de stratigraphie et de géologie marine, de géophysique et de géochimie, mais leurs préoccupations plus immédiatement actuelles, sont soulignées par les inscriptions de la figurine, superposées en leur interdépendance: «Sciences de la Terre, Sources d'Énergie». Les matières premières minérales ont conditionné, de tout temps, les progrès de l'humanité: âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer. Le charbon, puis le pétrole, sont à la base de l'essor économique du monde moderne. Celui de la France, maintenant, dépend de son approvisionnement en énergie. Qu'il s'agisse encore de charbon et de pétrole, ou déjà d'uranium et d'énergie géothermique, toutes les recherches partent des sciences de la Terre. En certains domaines comme le pétrole, les résultats sont sans doute minces sur notre territoire; mais nos géologues ont largement contribué à la découverte d'importants gisements, au Sahara, en Mer du Nord, en Indonésie, au Proche-Orient. En dehors de ces problèmes d'énergie, les sciences de la Terre interviennent dans les découvertes de nappes d'eau souterraines, elles «télé-détectent» maintenant les minerais métalliques, cuivre, fer, zinc, étain, plomb, tungstène... Elles prospectent phosphates et potasses pour l'agriculture, ciments et pierres de taille pour la construction, éléments de base pour les peintures et les plastiques, sables pour les verreries et terres rares pour les écrans de télévision: pas de vie moderne sans matières premières minérales. Au-dessus d'un globe terrestre, la composition qui illustre ce timbre stylise tout le jaillissement de ses richesses intérieures. Dans l'éventail de ces valeurs dégradées de nuances chaudes, notre imagination peut évoquer la gerbe de toutes ces ressources, connues ou potentielles, étudiées pour le progrès de l'humanité, par les sciences géologiques.





Foto nr.: 22

ROCHAMBEAU ARRIVÉE A NEWPORT



Aspirant depuis longtemps à la liberté, les treize colonies anglaises d'Amérique du Nord étaient, en 1775, entrées en conflit avec leur métropole. Leurs représentants signèrent le 4 juillet 1776, une Déclaration d'indépendance précédée d'un préambule solennel définissant les Droits de l'homme. Ces actes eurent un grand retentissement en France: inspirés des idées de nos «philosophes», ils offraient aux politiques l'occasion d'une réunion sur les Anglais, après les humiliations subies au traité de Paris de 1763. Des initiatives, d'abord privées, avaient été prises au secours de la cause américaine: des courtisans, de jeunes officiers libéraux comme le marquis de Lafayette, étaient allés s'engager sous les ordres du général Washington. Dans le gouvernement, Turgot soucieux de l'équilibre des finances, s'opposait à intervenir directement aux côtés des «insurgents»; on leur faisait parvenir secrètement de l'argent, des armes, des équipements. Après leur succès de Saratoga, leur députation vint à Versailles, pour négocier avec notre ministre de Affaires Etrangères. Ils tombèrent d'accord, en février 1778, un traité de commerce et d'alliance franco-américain. L'insurrection coloniale était devenue un conflit généralisé, quand Vergennes avait obtenu l'appui de l'Espagne et la neutralité bienveillante des puissances maritimes. La guerre, conduite principalement sur les océans, aux Antilles et en Amérique du Nord, se déroula en de multiples épisodes. Le plus important, dont le deuxième centenaire est commémoré par cette émission, fut le débarquement de Newport, mené par la flotte de l'amiral de Grasse; la Marine Royale, reconstituée par Choiseul, avait dépêché de Brest ces belles unités, frégates rapides escortant quatre puissants vaisseaux de ligne. La masse de manœuvre était constituée par le corps d'armée de 6000 hommes, commandés par le général Comte de Rochambeau. Un officier porte ici à l'épaule, traditionnellement, le drapeau de l'un des régiments qui débarquèrent alors sur cette côte orientale de la Virginie: c'est le Royal-Deux-Ponts. Après avoir pris pied sur la terre ferme près de Newport, les troupes de Rochambeau opérèrent leur jonction avec l'armée de Washington. Leurs efforts conjugués bloquèrent dans la place de Yorktown la principale armée anglaise, dont le général Cornwallis dut capituler le 19 octobre 1781. Ces opérations marquaient en fait la fin de la guerre, et décidaient de l'indépendance des Etats-Unis. Celle-ci sera officiellement reconnue par les Anglais à la face du monde, lors de la signature de la Paix de Versailles, le 3 septembre 1783.





Foto nr.: 23





Foto nr.: 24





Foto nr.: 25

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection H

JEAN-MARIE DE LA MENNAIS (1780-1860)



MAISON MERE DES FRERES DE PLOERMEL

Dans la série des Personnages célèbres figurait en 1957 un timbre à l'effigie de Félicité de La Mennais. Fondateur avec Lacordaire et Montalembert du journal *l'Avenir*, ses thèses furent condamnées par Rome après les *Paroles d'un Croisant* (1834). La présente émission marque le bicentenaire de la naissance de son aîné de deux ans, Jean-Marie de La Mennais. L'enfance des deux frères se partagea entre le domaine de La Chesnaie près de Dinan, et la demeure malouine de cette famille d'armateurs et de corsaires. Après les difficultés nées des luttes révolutionnaires, tous deux sont ordonnés prêtres. Ils professent au petit séminaire de Saint-Malo, et écrivent ensemble des ouvrages sur l'état de l'Eglise, publiés sous le nom du cadet. Devenu en 1815 responsable du diocèse de Saint-Brieuc, Jean-Marie s'effraie de l'état déplorable de l'enseignement populaire: cette carence, pour lui «source de tous désordres», décide de l'orientation de sa vie et de son action. Il était impossible de rouvrir des écoles qui, appartenant au clergé, avaient été vendues comme «biens nationaux»; le vicaire capitulaire s'attaque alors au problème par la construction d'établissements et la fondation de congrégations enseignantes. Ce sont successivement les Filles de la Providence de Saint-Brieuc en 1818, les Frères de l'Instruction Chrétienne l'année suivante, les Prêtres de Saint-Méen en 1825. Avant de les laisser partir en mission, il visite leurs maisons, ne cessant de se déplacer sur toutes les routes de Bretagne. Ces congrégations sauront plus tard s'adapter aux lois de 1903 qui obligeront les frères à se séculariser ou à s'expatrier. Aujourd'hui, en divers pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie, religieux et religieuses se vouent à l'éducation chrétienne, au soin des malades et vieillards, aux œuvres sociales. Leur fondateur avait poursuivi jusqu'à un âge avancé son ministère et son administration, gardant toujours une affection douloureuse pour «son cher Féli», dont le drame était «sa plus terrible croix», alors que ce n'était, écrit un historien, qu'«un épisode de la terrible crise traversée par l'Eglise, au cours de tout le dix-neuvième siècle...». Jean-Marie de La Mennais atteignait la cinquantaine quand l'excellent portraitiste Paulin-Guérin le représenta sur ce tableau, conservé à la maison-mère de la congrégation des Frères à Ploërmel, où se trouve aussi son tombeau depuis sa mort en 1860. Les pèlerins y affluent, autour des restes du Vénérable, dont la cause de béatification a été introduite à Rome en 1911. Elle est appuyée depuis 1966, par un acte officiel du Pape Paul VI proclamant que «le Serviteur de Dieu Jean-Marie de La Mennais a pratiqué, jusqu'à l'héroïsme, toutes les vertus chrétiennes».



25-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 26

Frédéric MISTRAL

Cette émission marque le 150^e anniversaire du grand poète provençal Frédéric Mistral, né le 8 septembre 1830 sur les terres du mas du Juge à Maillane dans les Bouches-du-Rhône. Ses *Mémoires et Récits* publiés en 1906 évoquent en belle prose provençale et française l'enfance dans la Montagnette, les «écoles» à Frigolet, la pension en Avignon, les années de droit à Aix. Le jeune licencié revenu à Maillane s'occupe du domaine paternel tout en commençant à écrire; et quand paraît en 1859 sa *Mirèio* dédiée à Lamartine, «les amours d'une fillette, de ses un mas perdu, vont bientôt faire battre le cœur du monde...». Il donne ensuite *Calendal*, épopée provençale, conte médiéval en vers et son drame de *la Reine Jeanne*, qui incarne pour lui la femme idéale, jeune, musicienne, amoureuse. Ses recherches de rythmes et de strophes s'échelonnent de même sur quarantaine d'années: des *Iles d'Or* et du *Poème du Rhône* avec ses bateliers, jusqu'aux *Olivades*, perues avant sa mort, le plus jeune pourtant et le plus frais de ses recueils. Toute cette production affirmait Mistral le chef des «félibres»: il avait trouvé, dans une vieille cantilène, ce terme appliqué, autour de Jésus, aux «docteurs de la loi», mais y voyait aussi le nom latin des «nourrissons» des Muses. Depuis leur réunion de 1854 à Fontségugne, tous ces jeunes œuvraient pour une renaissance méridionale et rêvaient plus ou moins de fédéralisme. Le premier «Capoulié du Félibrige» resta toute sa vie un patriote provençal et politiquement mit tout son espoir dans une Constituante. Son action, toute culturelle, se traduisit en son Trésor du Félibrige, dictionnaire du provençal, et des plus vendus de ses livres; elle se concrétisa aussi, grâce aux fonds de son Prix Nobel de 1904, en son Museon Arlaten, et tous les objets usuels de la vie régionale qu'il y rassembla, demeurent à Arles, en ce premier «musée d'arts et traditions populaires». Sa noble figure est entourée ici de la farandole de ses titres, accompagnée du tambour du tambourinaire sous un rayon de soleil méridional ou d'inspiration poétique. Pour le grand public Mistral reste l'auteur immortel de *Mireille*, ce «poème complet» dont Gounod avait compris la poésie familière, traversée de merveilleux magique ou chrétien, et les accents idylliques ou passionnés, élégiaques ou dramatiques. Pour le touriste qui consent à s'écarter de l'autoroute ou à remonter de la Côte d'Azur, il est «le chantre de toute la Provence», celle qui se découvre du haut du Ventoux sur la plaine du Comtat et le plateau de Vaucluse, des Alpilles au Lubéron, et de la Sainte-Baume à la Crau et à la Camargue.

27-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'imprimerie des Timbres-Poste.
Reproduction interdite



Foto nr.: 27

Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection

SOLESMES ABBAYE SAINT-PIERRE



SAINT-PIERRE DE SOLESMES
UNE SAINTE FEMME

A Solesmes, près de La Flèche, aux confins du Maine et de l'Anjou, un monastère bénédictin avait été fondé au XI^e siècle; détruit lors de la guerre de Cent Ans, il fut reconstruit plus tard par des prieurs grands amateurs d'art. Vendu comme bien national, le prieuré, en 1833, fut racheté par un enfant de Solesmes: Dom Guéranger fut le restaurateur des bâtiments, mais aussi le rénovateur de «l'esprit bénédictin» et de la musique liturgique, le «chant grégorien». L'abbaye ayant été érigée, pour l'ordre de Saint-Benoît, chef de la Congrégation de France, Dom Guéranger, premier abbé de Solesmes, en devint le supérieur jusqu'à sa mort en 1875. Ce qui demeure des bâtiments datant de Colbert fut considérablement augmenté pour le retour des moines en 1922. On voit se profiler au fond de la composition l'aspect «médiéval» de ces masses imposantes dominant le cours de la Sarthe. L'église abbatiale, édifiée aux XII^e-XIII^e siècles, présente des caractères romans, mais le chœur est flamboyant, avec des stalles aux dossiers ornés de têtes en bas-relief. La principale richesse artistique de l'église réside dans le transept, dont les deux croisillons sont peuplés de groupes sculptés, non plus en bois, mais en pierre: ils sont célèbres sous le nom traditionnel de «Saints de Solesmes». Du côté de l'Evangile, des scènes inspirées de la vie, de la mort et de la glorification de la Vierge sont attribuées à Germain Pilon. En face, sous des niches ouvragées, une voûte basse abrite, dans un enfoncement profond de quatre mètres, une saisissante représentation de l'Ensevelissement du Christ. Autour du sépulcre, sont réunis quatorze personnages en grandeur nature, et parmi eux, au premier plan, ses vases d'aromates à ses pieds, une Marie-Madeleine éplorée, dont la figurine reproduit l'expression de recueillement douloureux. On vient à Solesmes pour ces chefs-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance, mais aussi pour les offices et le chant des heures canoniales, célébrés par une communauté monastique, conçue par son rénovateur comme «société de la louange divine». Elle le fait dans le plus pur «grégorien» qui, sans remonter au pape Grégoire le Grand, mort en 604, date au moins du XI^e siècle. On le trouve transcrit en notes carrées ou losangées qu'on voit ici, détachées selon le mode syllabique, ou liées en «neumes», pour une émission «d'un seul souffle». Les moines de Solesmes en étudient les vénérables transcriptions dans un Atelier de Paléographie musicale dont ils publient les travaux à l'intention des spécialistes; mais leur écoute, grâce aux disques, s'élargit au plus vaste public, gagné par leur exécution irréprochable de cette «musique de l'âme».



29-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 28

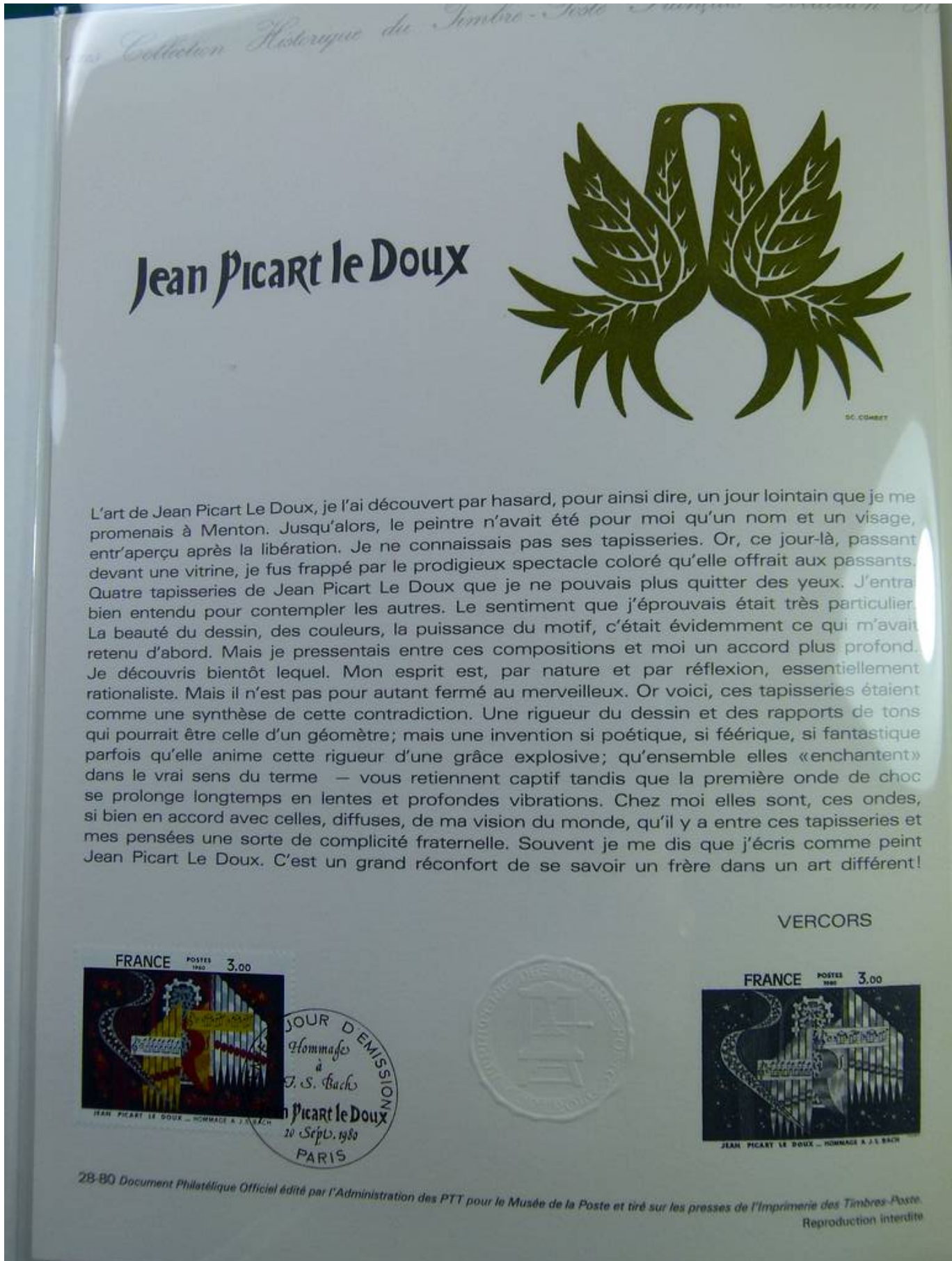




Foto nr.: 29

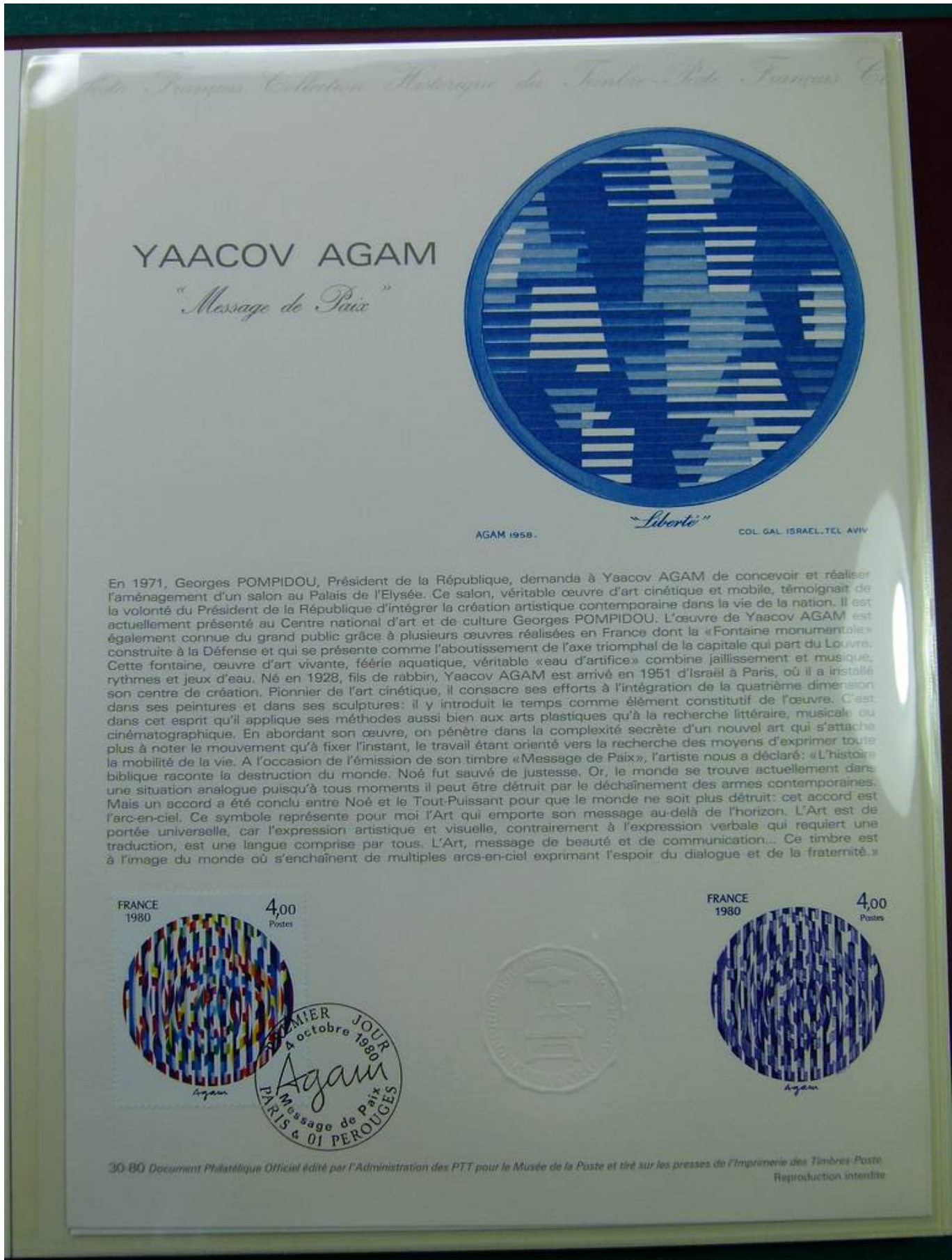




Foto nr.: 30

PIERRE PAUL DE RIQUET (1604-1680)



La tradition attribue à Charlemagne le grand dessein de relier l'Atlantique à la Méditerranée par une voie navigable. François 1^{er}, Henri IV, Louis XIII y songèrent aussi, mais durent renoncer à une entreprise gigantesque pour l'époque. Elle imposait, en effet, de creuser, à travers les coteaux du Languedoc, un canal de plus de deux cents kilomètres; et le problème majeur était de l'alimenter en eau au point le plus élevé, le «seuil de Naurouze», à 189 mètres d'altitude. Le génie de Pierre Paul de Riquet, né en 1604 à Béziers dans une famille d'origine florentine, triompha de toutes les difficultés et donna à la France le Canal des Deux Mers. Riquet a personnellement étudié le terrain au cours de ses voyages de Directeur des Gabelles du Languedoc et de travaux de drainage sur ses terres du Lauragais. Il a défini un tracé, étudié la question des écluses et de l'alimentation en eau. Il expérimenta celle-ci en faisant creuser l'ébauche d'une «rigole» destinée à recueillir les ruisseaux du versant ouest de la Montagne Noire et à remplir le vaste bassin de Saint-Ferréol: ce réservoir distribuerait ensuite l'eau aux écluses de Naurouze selon les besoins de la navigation. Ses plans convainquirent Colbert et le roi, mais il attend quatre ans l'autorisation de commencer les travaux, dont il partage les frais avec l'Etat, et qu'il mène à bonne fin en moins de 15 ans. Durant tout ce temps, Riquet est à la fois homme de contact avec le pouvoir, financier et chef de service, géomètre et hydraulicien, mais aussi homme de terrain et chef de chantier à la tête de 8000 à 12000 travailleurs qu'il anime. Car Riquet fut aussi un homme de caractère, qui avait engagé dans l'entreprise son énergie et sa persévérance, sa fortune et sa santé: l'œuvre arrivait à son terme quand il s'éteignit à Toulouse, le 1^{er} octobre 1680, épuisé et ruiné. C'est donc sans son créateur que fut inauguré, sept mois plus tard, ce Canal Royal du Languedoc, de 241 kilomètres de long, marqué par 100 écluses, 38 ponts, 4 aqueducs, de longues amenées d'eau et un imposant barrage-réservoir. L'ouvrage l'emportait, par l'ampleur et la perfection technique, sur tout ce que l'on réalisait à l'époque; il souleva l'admiration de l'Europe entière, et marquait une importante date française, inaugurant le moderne «aménagement du territoire». Après avoir rendu longtemps les plus grands services, le Canal du Midi fut concurrencé par le rail et la route. Mais il est toujours vivant, économe, apte aux gros transports; les travaux de restauration et de modernisation en cours l'ouvrent à un trafic qui ne cessera de s'accroître dans l'avenir.

1,40^{0,30}

PIERRE PAUL DE RIQUET 1604-1680 FRANCE



1,40^{0,30}

PIERRE PAUL DE RIQUET 1604-1680 FRANCE



Foto nr.: 31

Cole François Collection Historique du Timbre-Poste Français Col

SAINT-JOHN PERSE (1887-1975)



Le pseudonyme de Saint-John Perse, à la fois latin et anglo-saxon, dissimulait l'identité d'Alexis Leger, brillant diplomate que Briand nomma Secrétaire général du Quai d'Orsay et qui dirigea durant quinze ans notre politique extérieure. Ennemi farouche du nazisme, il brisa sa carrière en 1940 et s'établit aux Etats-Unis: «La France perdait un grand commis de l'Etat, mais retrouvait l'un de ses plus purs poètes.» Il avait publié, dès ses 17 ans, des poèmes remarquables par la jeune NRF de l'époque: il chantait dans *Eloges*, déjà sur des rythmes de «versets», son enfance guadeloupéenne, dans la plantation familiale de la Joséphine. Vingt ans après, en 1924, *Anabase* traçait la ligne de son inspiration: celui qui parle alors est un aventurier symbolique, parti à travers les continents, et toute son œuvre sera «une sorte d'épopée intemporelle de la conquête du monde». Dans *Exil* de 1942, la poésie apparaît comme «perpétuelle errance dans un univers en métamorphose»; elle est aussi ample respiration marquée de répits et de reprises, ruissellement d'images, création verbale continue, déferlement de mots entraînés par homophonies, allitérations, figures étymologiques. Le timbre présente, d'après une photographie des archives des Affaires Etrangères, cette «figure de conquérant solitaire». En marge, les titres des œuvres du poète sont transcrits selon sa calligraphie originale, élégante et décorative. *Neiges, Vents, Pluies, Oiseaux*, dessinent clairement les éléments de cette vaste évocation de nature exotique, de cette «invocation du poème, conçu lui-même comme un univers». C'est en 1953 que le poète s'imposa universellement: le titre, *Amers*, est bien dans la manière de Perse, par son double sens d'effluves marins et de repères pour le navigateur. L'aventure ici n'est plus centrée sur l'homme solitaire, mais sur le couple des amants: «ce sont noces de l'homme et de la femme, noces du poète et de la mer; c'est la possession du monde à travers la femme, et de la femme à travers le monde». Qui en effet, de la mer ou de la femme, s'adresse au poète?

*«Et mon visage entre tes mains
comme aux mains fraîches du naufrage,
ah! qu'il te soit, dans la nuit chaude,
fraicheur d'amande et saveur d'aube,
et connaissance première du fruit sur la rive étrangère...»*

Cet «humanisme réconcilié avec l'univers» fit sans doute décerner à Saint-John Perse en 1960 le Prix Nobel. N'est-ce pas lui aussi qui entraîna, après avoir salué «Le Grand Age», à consacrer la fin de sa vie à la navigation sur fond de voiles, d'île en île, en parcourant toutes les mers du monde?

SAINT-JOHN PERSE
1887-1975



SAINT-JOHN PERSE
1887-1975





Foto nr.: 32





Foto nr.: 33

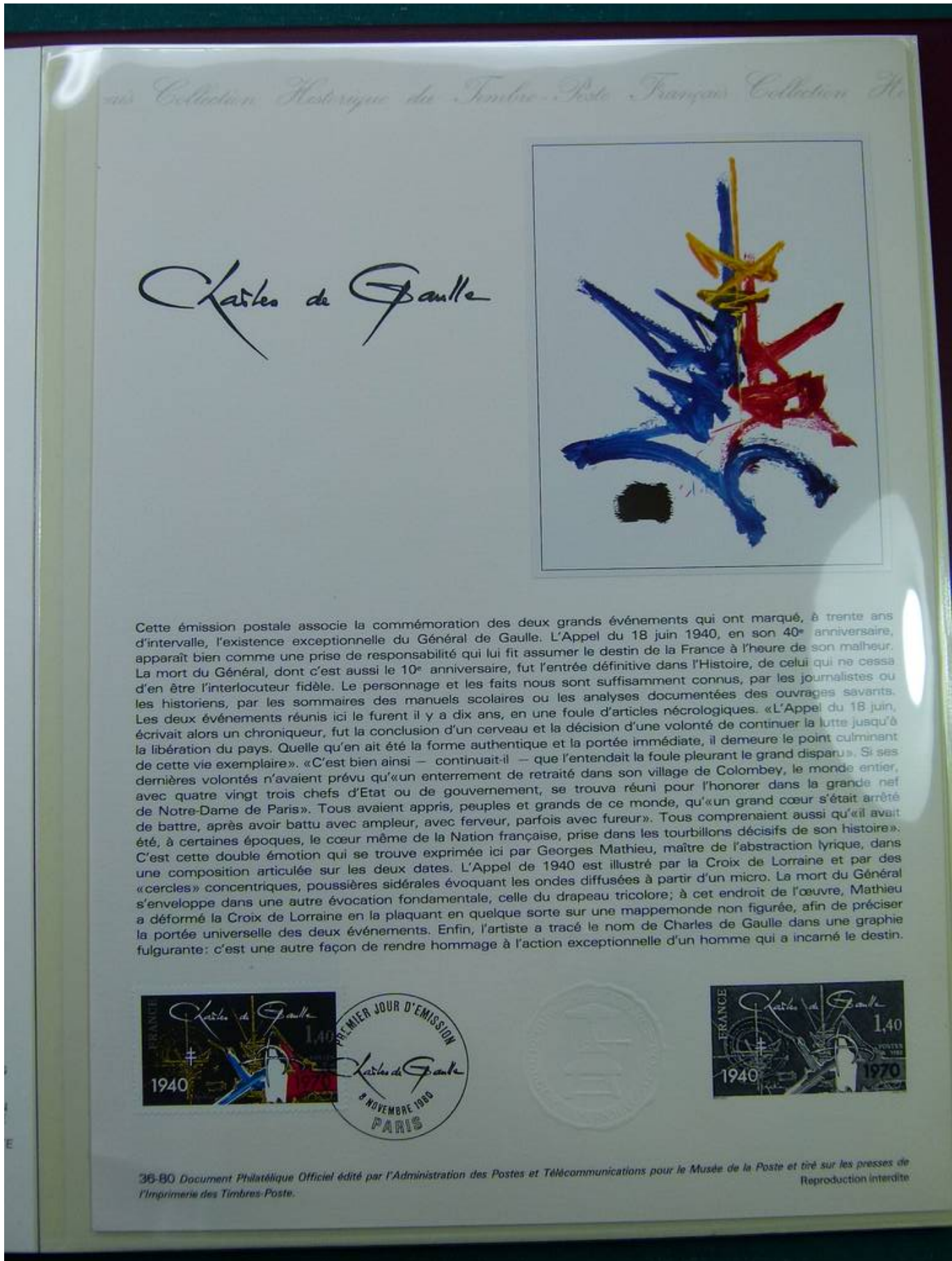




Foto nr.: 34

LOUIS LE NAIN

"La famille de paysans" (détail)



La famille de paysans
MUSEE DU LOUVRE

LACAQUE SC

Les travaux d'un illustre conservateur en chef du Musée du Louvre, disparu en 1939, ont un peu éclairci «le mystère Le Nain»: les trois frères ne signaient leurs œuvres, quand ils le faisaient, que de leur unique patronyme. Les dates aventureuses ont ensuite cédé aux faits: Antoine, Louis et Mathieu Le Nain sont nés successivement à Laon vers 1600 - 1610; venus à Paris en 1629, ils exécutent en leur atelier commun les commandes de riches amateurs. L'attribution de telle œuvre à l'un d'eux ne fait pas l'unanimité de la critique; celle-ci reconnaît pourtant, entre les «aimables talents» de deux peintres de genre, les «dons supérieurs» de Louis qui mourra en même temps que son aîné en 1648, tandis que le plus jeune survécut jusqu'en 1677. Les brumes persistaient encore en 1907, à l'Hôtel Drouot: une vente y proposa, sans mention spéciale, un Le Nain qui fait maintenant partie d'une œuvre exposés au Louvre, avec *La charrette*, *La forge*, et justement *La famille de paysans* où se détache avec une intéressante figure reproduite ici. Louis Le Nain est en effet l'auteur reconnu de ces célèbres scènes de genre. Elles correspondaient à un certain goût de l'époque, qui hésitait entre les tendances du maniérisme de la fin de siècle, et les amorces du classicisme. La manière de ces «gueuseries», d'où Le Nain bannit d'ailleurs toute «ballardise», se rattache au réalisme de Caravage, et à celui des Flamands, voisins du Laonnois, Téniers, Bruegel ou Van Laer, surnommé Bamboccio. En peignant ainsi des scènes à personnages graves, entourés de natures mortes, Louis Le Nain «donnait au réalisme ses lettres de noblesse», et marquait un courant de peinture qui se prolongera par Chardin et Millet. Présentait-il ainsi «une façade d'ordre, de stabilité et de religion qui plairait au pouvoir», ou «une dénonciation misérabiliste de la condition d'animaux farouches», qui furent évoqués par La Bruyère et gravés par Jacques Callot? La réponse n'affecte pas les qualités originales du peintre, et d'abord la profondeur de son analyse, qui scrute des regards marqués à la fois par le poids de la fatigue et par la vigilance silencieuse d'une vie secrète. Cette intensité du rendu expressif, la sobriété contrôlée d'une palette de gris et d'ocres, l'harmonie de la composition et des éclairages, donnent, a-t-on dit, à l'art de Louis Le Nain «une majesté sans artifice qui le place enfin aux côtés de ses plus illustres contemporains, Poussin, Philippe de Champaigne ou Georges de La Tour».





Foto nr.: 35

Collection Historique des Timbres-Poste Français Collection He

GARDE RÉPUBLICAINE



Cette émission postale est l'occasion de rappeler les origines et l'histoire de la Garde Républicaine, son organisation et ses missions. Après les hommes qui veillaient déjà sur le Paris carolingien, des sergents aux ordres d'un «Chevalier du Guet», associés à un «Guet des Métiers», furent placés par le Roi Saint Louis sous la dépendance du Prévôt de la capitale. La formation, peu à peu appelée «la Garde de Paris», fut réorganisée sous Louis XIV, puis au temps de la Révolution et de l'Empire. Comme tous les autres Régiments, elle participa, à partir de 1805, aux campagnes napoléoniennes. Au lendemain de 1870, elle prit son nom définitif de Garde Républicaine. Elle reçut alors son étendard et son drapeau. Concrétisant sa dernière réorganisation le Président de la République remit officiellement le 11 novembre 1979 leur emblème aux deux Régiments d'infanterie. Partie intégrante de la Gendarmerie nationale, ce corps d'élite de l'armée à l'effectif de 3 000 officiers et sous-officiers est commandé par un Général. Les deux Régiments d'infanterie ont pour vocation première d'assurer la sécurité des Palais nationaux. Ils sont chargés également d'effectuer des missions d'honneur dans le cadre des visites des chefs d'Etat et souverains étrangers. Ils participent à toutes les grandes cérémonies à caractère militaire organisées dans la capitale. Dernière unité montée de l'armée française, le Régiment de cavalerie, précédé de sa fanfare, escorte les hôtes de la France en visite officielle à Paris. Il assure aussi des missions de surveillance dans les forêts de la région Ile-de-France. Placée sous la direction d'un premier Grand prix de Rome, la musique de la Garde est un ensemble de réputation internationale, au rayonnement artistique indiscutable. Elle joue véritablement le rôle d'ambassadeur de notre pays dans le monde entier. La section spéciale de gymnastique constitue un magnifique instrument de propagande pour le sport en France et à l'étranger. L'équipe d'acrobaties motocyclistes présente un spectacle de figures audacieuses et de mouvements synchronisés dans les moindres détails. Enfin les formations équestres du Régiment de cavalerie offrent un spectacle animé et coloré qui évoque à la fois la fête et les combats. Notre cavalier porte à peu près la tenue du Dragon de 1870, avec le casque à crinière, plusieurs détails datent au moins du Premier Empire: le tapis-chaperon sur la selle de parade, la culotte blanche réservée à l'escorte présidentielle...

FRANCE 1,70



FRANCE 1,70



38-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 36

français Collection Historique du Nombre-Poste Français Collection

Stalles de la Cathédrale d'Amiens

SERIE « CROIX-ROUGE »



Laban recevant un message
STALLE XIV S. CATHÉDRALE AMIENS

La cathédrale d'Amiens, construite de 1220 à 1280, est considérée par les spécialistes comme « l'exemple le plus achevé de l'art gothique à son apogée », pour son architecture et pour les sculptures de ses portails et de ses chapelles. A l'art visionnaire des tympans romans, dominés par le Dieu de l'Apocalypse, le gothique opposait un « humanisme apaisé » qui s'exprime notamment par une statuaire plus souriante. Cette tendance décorative s'accroît avec le « Flamboyant », en particulier dans l'aménagement intérieur, limité au chœur (à Poitiers, par exemple), à quelques sièges autour du sanctuaire. Au seuil du XVI^e siècle, le chapitre d'Amiens (comme ceux d'Albi ou de Tréguier), commanda pour le chœur un vaste ensemble de stalles à sculpter dans le bois, 62 sur la rangée du haut pour les chanoines, 48 sur la marche inférieure pour les desservants des chapelles et pour les chantres. Des marques gravées dans le gros œuvre retiennent les noms des cinq « entailleurs d'images », dont se détachent Alexandre Huet et Arnould Boulin. Elles précisent aussi les dates, 1508 et 1522, entre lesquelles fut exécuté ce chef d'œuvre de la sculpture sur bois. Il est taillé dans le chêne massif, tous les assemblages étant réalisés par tenons et mortaises. Il façonne les dais, dorsaux, accoudoirs, « jouées » délimitant les sièges et « miséricordes » ménageant des appuis quand ceux-ci sont relevés. Un thème unique se déroule tout au long du chœur, inspirant une suite de scènes de l'histoire biblique, depuis la Création jusqu'à la vie du Christ. Il est marqué par le souci d'affirmer la concordance entre l'Ancien et le Nouveau Testament, celui aussi de retracer l'histoire de l'humanité selon la typologie médiévale. Mais ces artistes religieux sont aussi des « huchiers picards », réalistes et populaires: ils habillent les personnages bibliques comme leurs contemporains dont ils reproduisent, fidèles documentaires, l'existence bourgeoise ou rurale dans son déroulement quotidien. Ainsi, les « années d'abondance », évoquées dans la Genèse, sont rappelées ici par le remplissage d'un grenier où monte un paysan pliant sous un lourd sac de grain. Ainsi, la découverte de la « Terre promise », racontée au Livre des Nombres, est illustrée par une grappe monumentale que portent, à la mode d'alors, deux robustes Picards. Malgré la proximité de la Renaissance, ces sculpteurs n'ont rien rompu l'unité de style de l'édifice gothique. Ils l'ont enrichi de scènes religieuses, traitées selon la grande tradition médiévale, dans ce qu'elles ont de plus familier avec les travaux des hommes de leur temps.



6 DEC 1980
BO AMIENS



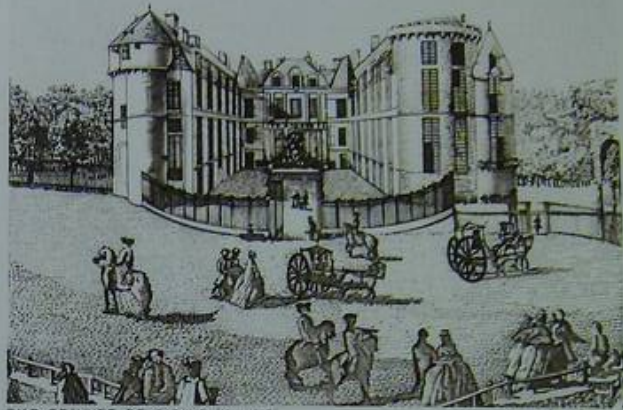


39-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de
Reproduction interdite



Foto nr.: 37

RAMBOUILLET



D'AP. GRAVURE DE RIGAUD (XVIII^e S.)

G. Healy

La ville de Rambouillet, située à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Paris, est entourée d'une magnifique forêt, important vestige du massif des Yvelines qui couvrait autrefois toute la région. La chasse, activité normale des grands au Moyen Age, justifia très tôt ici la construction d'un manoir. Il devint, au XIV^e siècle, un château reconstruit, sur un plan triangulaire, par Jean Bernier, prévôt des marchands de Paris. Ce fut ensuite le fief de la famille d'Angennes, où François 1^{er} s'arrêta au cours d'une chasse en 1547. Il y tomba malade et y mourut en quelques jours. Après lui, tous les rois de France, grands chasseurs, vinrent en ces lieux. Louis XIII érigea Rambouillet en marquisat pour Charles d'Angennes, époux de Catherine de Vivonne, plus connue sous le nom de marquise de Rambouillet. Elevée à Rome, où son père était ambassadeur, cette femme raffinée fut rebutée par le laisser-aller de la Cour. «L'incomparable Arthénice» promut alors en son hôtel parisien une réforme des mœurs et de la langue qui sera exagérée par les «Précieuses» et ridiculisée par Molière. Son gendre, le duc de Montausier, modèle, dit-on, de l'Alceste du Misanthrope, fut le premier à embellir le domaine. A ses successeurs sont dues bien des constructions, au Palais et dans ses alentours, notamment la laiterie offerte à Marie-Antoinette par Louis XVI qui acheta le domaine en 1783. Extensions des bâtiments et aménagements des appartements, et forcément juxtaposition des styles, ont donné à l'ensemble de l'édifice un caractère disparate. Rambouillet fut négligé par Louis-Philippe qui le loua. Le château n'a connu sa renaissance qu'en devenant, sous Félix Faure, résidence d'été des présidents de la République. Le visiteur, accédant par la cour d'honneur, se trouve en face d'un édifice en équerre, où s'encastre la tour François 1^{er} à créneaux et mâchicoulis, tous ces bâtiments ayant fait l'objet de rénovations et de transformations. La façade présentée ici donne sur le canal: c'est la plus riante, bien que fort remaniée vers 1821 par l'adjonction de tourelles à poivrière. Ce palais est l'un des cadres prestigieux où le Chef de l'Etat accueille les souverains étrangers; c'est aussi le cœur du domaine présidentiel, où les hôtes de marque vont chasser dans les célèbres «tirés de Rambouillet».





Foto nr.: 38

Hans HARTUNG



D'AP GRAVURE SUR BOIS H 1973-21

BETEMPS 5C

La série artistique nous présente ici une œuvre originale de l'un des plus grands représentants de l'art abstrait, un homme de notre temps dont il faut dire, malgré sa modestie, que la destinée est exemplaire. Né en 1904 à Le Mans, Hans Hartung s'exalte très tôt pour l'astronomie et la vie mystique; puis il se passionne pour le dessin et la peinture. Ses traits et ses taches noires ou colorées s'éloignent complètement, dès 1922, de toute figuration. Il est attiré en France par la découverte de la peinture de Braque, Picasso et bien d'autres. Il étudie tous ces courants pour revenir au sien. Suspecté en Allemagne par les nazis et violemment interrogé par la Gestapo, il réussit à quitter définitivement l'Allemagne en 1935. Deux fois engagé dans la Légion étrangère en 1939 puis en 1943, il est grièvement blessé près de Belfort. Il perd sa jambe droite. A la fin de 1945, il recommence à peindre. Son œuvre s'avère capitale dans l'histoire de la peinture contemporaine. Le timbre émis en l'honneur de Hartung reproduit l'une de ses toiles des années cinquante. *Il s'agit, a-t-il expliqué, d'un état émotionnel qui me pousse à tracer, à créer certaines formes, afin d'essayer de transmettre et de provoquer une émotion semblable...* Écoutons encore Hans Hartung parler de ses taches abstraites, dont il avait le goût dès l'âge de vingt ans: *Quelle joie, sans être asservi à la réalité, de les laisser libres de jouer entre elles, d'acquiescer leur propre expressivité, leurs propres relations, leur autonome dynamisme...* De telles déclarations situent bien Hartung au départ du «tachisme», de «l'action painting», de «l'abstraction lyrique», et montrent la place qu'il occupe, depuis soixante ans, dans la naissance des grands mouvements picturaux du XX^e siècle.





Foto nr.: 39





Foto nr.: 40



MICRO-ELECTRONIQUE CNET GRENOBLE



Le développement des produits et services nouveaux des télécommunications, qui ouvre l'ère de la bureautique et de la télématique, nécessite l'utilisation massive des circuits intégrés. Les circuits intégrés sont des composants électroniques concentrant sur quelques millimètres carrés d'une plaquette de silicium (la fameuse «puce») un nombre important de transistors, diodes, résistances, condensateurs. Les circuits intégrés permettant de réduire le coût, le volume et la consommation des équipements électroniques et d'améliorer par conséquent leur fiabilité. L'avenir de l'industrie française des télécommunications passe par la maîtrise des équipements les plus performants pour satisfaire nos besoins intérieurs et pour exporter à prix compétitifs. C'est la raison pour laquelle le gouvernement a pris, le 23 mai 1977, un ensemble de mesures visant à accroître la capacité nationale de recherche et de développement en microélectronique; il a décidé alors de créer une unité du CNET* spécialisée dans la recherche sur les circuits intégrés, à Meylan, près de Grenoble. Ce site s'est imposé pour l'implantation d'un tel centre, parce que la région abrite plusieurs universités et grandes écoles d'ingénieurs, des centres de recherches publics et privés et des entreprises à haut niveau de technicité en micromécanique, optique et électronique. Tout concourt donc à ce que s'instaure autour du Centre de microélectronique de Grenoble une synergie efficace pour mettre en œuvre une industrie des circuits intégrés et, en reprenant le souhait du Secrétaire d'Etat aux PTT, pour que «la région de Grenoble devienne la vallée européenne du silicium».

*CNET: Centre National d'Etudes des Télécommunications. Ce centre de recherches interministériel est rattaché à la Direction Générale des Télécommunications au sein du Secrétariat d'Etat aux PTT. Le CNET est l'un des plus grands laboratoires publics d'électronique d'Europe.



02-81 Imprimerie des timbres-poste Parigieux



Foto nr.: 41





Foto nr.: 42



JACQUES
OFFENBACH

...mission vient en quelque sorte clôturer les manifestations, expositions, concerts et représentations qui
...ué, cette année, le centenaire de la mort du célèbre compositeur Jacques Offenbach. Jacob Eberst, dont
...ait déjà pris le patronyme de son lieu d'origine, Offenbach-sur-le-Main, naquit à Cologne en 1819. Il en partit
...de quatorze ans pour se perfectionner au Conservatoire de Paris dans la classe de violoncelle, instrument
...lequel il s'était acquis une belle renommée de virtuosité. C'est cet instrument qu'il tint à la salle Favart, avant
de devenir chef d'orchestre à la Comédie Française, pour les musiques de scène et d'entracte. Il obtint, en 1855,
l'autorisation d'ouvrir son propre théâtre. Aux Bouffes Parisiens, puis sur différentes scènes, Offenbach, désormais
naturalisé Français, signera de son nouveau prénom Jacques, en une vingtaine d'années, une centaine d'opérettes,
la plupart en un acte. Il s'était converti au catholicisme pour épouser la fille d'un général «carliste». Herminie Mitchell,
sa femme, sera l'adroite gestionnaire de leurs affaires. Il découvre aussi une Bordelaise, de même origine que lui: il
fera d'Hortense Schneider «la reine de l'opérette». La série de ses œuvres majeures s'ouvrit en 1858 par *Orphée aux
Enfers*. Qu'il suffise ensuite de citer *La Belle Hélène*, *La Vie Parisienne*, *La Grande Duchesse de Gérolstein*, *La Périhole*,
toujours jouées avec succès. Le compositeur était devenu le Parisien à la silhouette et au lorgnon célèbres, le musicien
favori de l'empereur qui le décora de la Légion d'honneur. Ses airs s'entendaient lors des défilés militaires et dans
les cafés à la mode, aux bals des Tuileries et dans les concerts populaires. La défaite de 1871, la Commune et la chute
de l'Empire éprouvèrent la frivole société parisienne ainsi que son musicien de prédilection. Celui-ci, mal rétabli au
théâtre, mourra en 1880 sans avoir pu terminer *les Contes d'Hoffmann*. Le public du temps découvrait, sous des masques
transparents, exaltation ou critique de la «fête impériale». Mais ce qui demeure, c'est l'œuvre d'un musicien exigeant
pour lui-même et pour ses interprètes, son sens de l'humour, sa verve, et les mouvements scéniques endiablés
qu'il a créés. En face de ces opérettes, modèles du genre, nos contemporains n'ont pas tort de se laisser emporter
par ce qu'un chroniqueur d'alors appelait «un art consommé de la mélodie et du rythme, ces deux ailes de la danse».






Foto nr.: 43


Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection

ALBERT GLEIZES



JUMÉLET SC. D'AP AUTO PORTRAIT 1919
COLL. MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS

Le tableau «Composition 1920/23» fut ainsi intitulé et daté par Albert Gleizes lui-même, dont ce timbre marque le centenaire de la naissance. Le Musée National d'Art Moderne, qui l'expose au Centre Pompidou, suggère le sous-titre «L'Écuyère», interprétation figurative d'une œuvre dont on sent l'évolution vers l'abstraction à partir d'un cubisme issu directement des ultimes recherches de Cézanne. Albert Gleizes est né en 1881 à Paris dans une famille d'artistes. Dans l'atelier de son père, il dessine d'abord des modèles de tissus; puis, avec Duhamel, Romains, Vildrac, il fonde à Créteil le «Groupe de l'Abbaye», qui veut opposer aux tendances «bourgeoises» un art dynamique et moderne. Les jeunes artistes réagissent alors contre l'impressionnisme, ses «négligences» de la forme et de la construction et contre le Fauvisme, ses «orgies» de couleurs, ses improvisations, ses penchants décoratifs ou expressionnistes. Autour de Gleizes, ils se réclament de Cézanne et de ses études de volumes. Leur manière se découvrira proche de celles de Braque et de Picasso; c'est grâce à cette «seconde vague» d'artistes que le public aura la révélation du Cubisme, qui fut très vite mieux compris à l'étranger qu'en France. L'événement parisien s'est produit en 1911, au Salon des Indépendants, où Gleizes s'était uni à Le Fauconnier, Léger, Delaunay et Metzinger qui signera avec lui, l'année suivante, un premier essai «Du Cubisme». Il s'agissait, écrit Bernard Dorival, d'un art que définissent la géométrie des figures et des objets, et la tendance à les fragmenter pour mieux les analyser en plans se compénétrant, dans un espace de plus en plus court, en un chromatisme sans cesse plus réduit et plus discret. La guerre de 1914-1918, durant laquelle Gleizes fut mobilisé, puis réformé, consumma, selon le mot d'Apollinaire, «le Cubisme éclaté». Le peintre continua alors son évolution vers une expression encore figurative mais déjà abstraite. Les inquiétudes du temps et les aspirations à une plus grande discipline, ainsi que sa conversion au catholicisme, ont conduit Gleizes à fonder, en 1927, des groupements artisanaux d'artistes, et à se consacrer à la rénovation de l'art sacré, en concevant de vastes compositions murales. C'est en 1953, près de Saint-Rémy-de-Provence, que disparaîtra ce peintre de la composition et du rythme, qui continuait de chercher, par ce qu'il appelait ses «translations» de plans obliques, ou ses «rotations» d'impulsions calculées, l'expression de la vie et du mouvement de l'univers.



FRANCE POSTES 4.00
ALBERT GLEIZES

LE TIMBRE D'ALBERT GLEIZES
LE PREMIER JOUR
28 FEV. 1981
PARIS

FRANCE POSTES 4.00
ALBERT GLEIZES

05-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



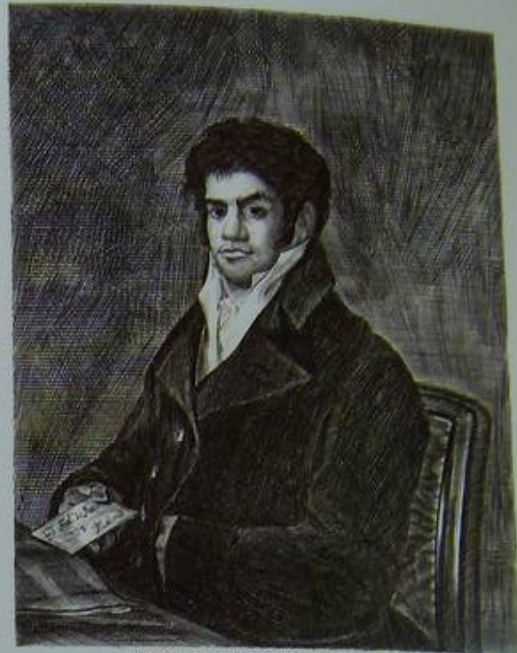
Foto nr.: 44

JOURNEE DU TIMBRE

1981

« La Lettre d'Amour »

GOYA



PORTRAIT DE FRANCISCO DEL MAZO PAR GOYA
MUSEE GOYA, CASTRES

Poursuivant une «thématique épistolaire», inaugurée l'an dernier, la «Journée du Timbre 1981» est illustrée par le motif central d'un célèbre tableau de Goya. Le titre qui est souvent donné à cette œuvre, *La Lettre d'amour*, ne saurait éclipser une signification plus profonde: en peignant, vers 1812, les deux toiles qui sont au Musée de Goya les intitula «Les Jeunes» et «Les Vieilles». Sur la seconde, deux créatures décrépites, dignes d'une scène baroque de Fellini, se regardent dans un miroir. Pour le peintre visionnaire, elles sont déjà ce qu'elles deviendront à leur tour «Les Jeunes», heureuses et insouciantes. *Ces tableaux*, écrit Malraux, *se prolongent dans le temps et le mystère, comme s'ils n'étaient que l'empreinte laissée par le surnaturel*. Mais regardons l'œuvre. Sur la première figurine, l'ombrelle estompe la mère ou la compagne, indifférente ou agacée, tandis que la jeune beauté se complaît dans la lecture du message, illuminée par un sourire qu'elle adresse peut-être à l'absent, ou qui traduit le bonheur de sentir son propre pouvoir. Les personnages se détachent sur une scène de rue: alentour, chacun vit de son côté, les laveuses bavardent, un groupe juvénile musarde; seul, le jeune chien, réclamant sans doute une caresse oubliée, s'accroche à la robe de sa maîtresse. Peinture de mœurs aristocratiques ou bourgeoises? Goya ne donne pas à ses femmes la distinction des Parisiennes de «L'Enseigne de Gersaint», ni le maintien des ménagères dans les intérieurs de Chardin. Peu lui importe la société: il vise les rapports de couleurs, irréductibles à un système. Sachons gré à cet historien de l'art qui nous rappelle que *la beauté picturale n'est pas celle du sujet traité, naturel ou humain, mais celle de la peinture en soi, de la matière et de la manière, celles d'un maître*. Il nous fait remarquer ici la qualité de la lumière. Mise en valeur par l'ombre voisine, elle sculpte le buste, nimbe l'ovale du visage, approfondit le regard. Il souligne la virtuosité des laques qui lissent le premier plan, tandis qu'une pâte crayeuse éclabousse les surprenantes falaises du fond: ce sont là des rencontres qui font parler de la «jubilation» du très grand peintre. L'Essai sur Goya d'André Malraux se referme sur une simple phrase: *Ensuite, commence la peinture moderne*. De telles œuvres, lues, comme on dit, à plusieurs degrés — sentimental, philosophique, pictural — font pressentir, en définitive, la recherche très proche de la couleur pure.





Foto nr.: 45

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection History

L'EAU

Ce timbre reproduit la composition qui a été primée au concours national de dessins d'enfants, organisé sur le thème de l'Eau par le Secrétariat d'Etat aux PTT, en collaboration avec le Ministère de l'Environnement et du Cadre de vie. Ce dessin a été distingué par un grand jury. On a compté 50000 envois d'élèves des classes de CM2, de 6^e et de 5^e pour ce concours.



Nous avons entendu, à la radio, la jeune lauréate de douze ans, élève de 5^e à Châteauneuf-les-Martigues (Bouches-du-Rhône), expliquer son dessin: «Une France souriante, ensoleillée, entourée d'eau, une sorte d'ange qui tient un arrosoir, un nuage qui fait pleuvoir sur notre pays...». C'est l'illustration du cycle de l'eau: source, rivière ou mer — évaporation — nuages — pluie — ruissellement; illustration aussi des échanges entre l'atmosphère et toute vie sur terre, végétale, animale et humaine. C'est également le rappel indirect de tous les problèmes de l'eau, expliqués par l'école ou les médias par la récente exposition de Beaubourg ou le rapport du groupe P.-E. Victor, qui inspire depuis 1976 une foule de dossiers d'information. Le Tiers Monde surtout, et même les pays «riches», connaissent «la ruée vers l'eau», résultant de l'accroissement des populations et des besoins agricoles ou industriels, en face de ressources en eau déjà précieuses, et périodiquement menacées par des calamités. Certes, les statistiques donnent tous les chiffres, mais malgré des comparaisons concrètes, «l'esprit humain se représente mal les volumes suggérés» et les vrais besoins en eau sont perçus de façon trop souvent abstraite dans les pays de climat tempéré. Il a fallu par exemple, la catastrophe des «marées noires» pour qu'apparaisse l'implacable dégradation des eaux marines par les abus de l'homme. D'autres cas spectaculaires sont constitués par les pollutions industrielles, comme celles du Rhin ou de l'étang de Thau; il y a aussi la pollution organique ou individuelle, apparemment sporadique, mais insidieuse et nocive. Ce timbre relaie donc l'émission consacrée à la Charte Européenne de l'Eau, qui fut proclamée à Strasbourg en 1968. Parmi ses douze articles, toujours actuels, il est bon de citer encore une fois ceux qui nous concernent tous: *Les ressources en eau ne sont pas inépuisables: il est indispensable de les préserver, de les contrôler, et si possible, de les accroître... L'eau est un patrimoine commun: chacun a le devoir de l'économiser et d'en user avec soin. Il serait inutile de répéter ces évidences, si les hommes avaient écouté depuis 25 siècles, le précepte de Platon: Qui sera convaincu d'avoir corrompu l'eau, devra réparer le dommage, et nettoyer la source, le ruisseau ou la fontaine.*



07-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 46

Collection Historique

ROSNY-SUR-SEINE CHATEAU DE SULLY

L'alternance de la brique et de la pierre caractérise l'architecture au temps de Henri IV et de Louis XIII. Ce fut la mode, à la ville comme à la campagne, ou encore pour les bâtiments du «premier Versailles», ceux de la Cour des Offices à Fontainebleau. Le même rythme souligne l'architecture du château du «Grand Sully» à Rosny-sur-Seine.



... kilomètres en aval de Mantes, sur la rive gauche de la Seine, était né en l'an 1560 Maximilien de Rosny, titre qu'il porta longtemps avant celui de duc de Sully, nom qui l'associe au règne du «Béarnais» avait apprécié, durant ses campagnes, le courage de l'homme de guerre, le sens pratique des affaires et l'honnêteté du «réformé» qui ne renia jamais sa confession protestante, même après l'abjuration du roi. L'histoire a retenu l'œuvre du grand Surintendant: remise en ordre des finances du royaume, répression des abus, réduction des impôts, politique d'apaisement après l'Edit de Nantes, grands travaux de voierie et de fortifications, encouragement à l'agriculture et enrichissement du Trésor. Sully cédera sans doute, après l'assassinat du roi, au parti catholique et pro-espagnol de la reine; il s'installera jusqu'à sa mort, en 1641, dans sa retraite fastueuse de Sully-sur-Loire. Mais, de 1599 à 1610, il s'était attaché à l'édification sur sa terre natale, de son château de Rosny-sur-Seine. L'ouvrage, qui demeura inachevé, comportait, comme celui d'Ecouen, une cour carrée bordée de grands bâtiments sur trois côtés, et d'un autre plus bas sur le quatrième. Deux ailes, hâtivement construites en 1826 pour la duchesse de Berry, durent être démolies peu après. Le château se présente aujourd'hui par son seul corps principal, imposant rectangle flanqué de pavillons carrés aux angles. La figurine montre la façade ouest qui donne sur les jardins et telle que put la voir Sully: sur un socle entouré de douves, trois étages ordonnés selon le style pré-classique. Le rez-de-chaussée n'est décoré que de colonnes jumelées encadrant l'entrée; lucarnes, dans le haut-toit de chaque bâtiment. Loué à une société pour la tenue de séminaires, le château de Rosny n'est aujourd'hui ouvert au grand public que durant le mois d'août: il est présenté ici comme un «pendant», style philatélique». Ainsi se prolonge une thématique de l'architecture civile des XVI-XVII^{es} siècles, jalonnée déjà par Maintenon, Ecouen, Chantilly, Hautefort-en-Périgord, Esquelbecq et Maisons-Laffitte.



08-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'imprimerie des Timbres-Poste.

Reproduction interdite



Foto nr.: 47

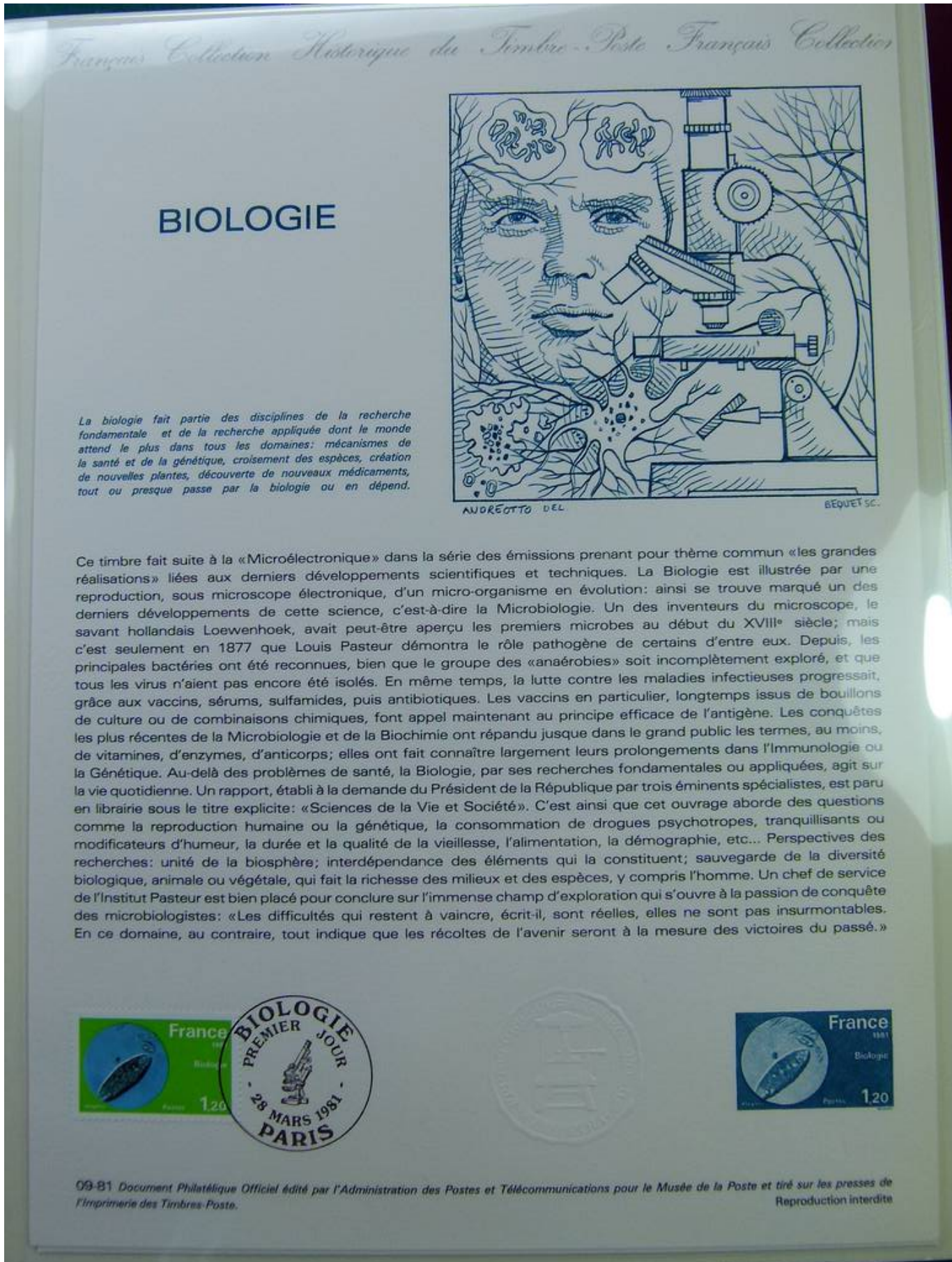





Foto nr.: 48




Père François de Sales *Montaigne*

ENERGIES NOUVELLES



Les sociétés ne peuvent vivre sans énergie; d'abord le bon, puis le meilleur. Mais les barrages ne peuvent produire toute l'électricité nécessaire partout, s'épuisent. La maîtrise de l'énergie et d'uranium est devenue une préoccupation majeure des énergies nouvelles.

Une émission philatélique a évoqué, en 1978, les problèmes posés à notre pays par le coût de plus en plus élevé des importations de pétrole: l'Agence pour les Economies d'Energie joue depuis déjà longtemps un rôle essentiel pour guider les différents secteurs de la vie économique vers une meilleure utilisation des produits énergétiques. Au-delà des économies immédiates (limitation de la vitesse, du chauffage ou de l'éclairage, incitations à l'isolation thermique) l'Agence agit comme incitateur permanent pour la recherche, la démonstration, et pour la promotion, dans ce domaine, de moyens et de procédés originaux. Ce nouveau timbre vient illustrer précisément les Energies Nouvelles. L'opinion publique est déjà fortement sensibilisée par les recherches appliquées concernant ce problème crucial. On pense évidemment au «nucléaire» et aux surrégénérateurs, expédients énergétiques nécessaires pour quelque temps, mais tributaires des ressources limitées en uranium. On pense aussi, mais ce n'est pas tout à fait «nouveau», au retour du charbon, ainsi qu'à toutes les autres énergies fossiles, tels les schistes bitumineux. On peut espérer que, dans certains cas, la gazéification des charbons profonds pourrait intervenir, vers 1985, parmi nos sources d'énergie. Une autre émission, consacrée l'an dernier aux sciences de la Terre, attirait déjà l'attention sur une source particulière d'énergie nouvelle, la géothermie. En exploitation directe et naturelle, elle peut alimenter des chauffe-eau individuels ou collectifs; ce mode d'utilisation est appelé à une grande extension. En exploitation artificielle et industrielle, la géothermie récupérerait à plus de 4000 mètres de profondeur une eau-vapeur capable de se transformer en électricité. D'autres moyens dépendent du «solaire», dont l'utilisation directe pose certains problèmes. La centrale Thémis est en cours de construction dans les Pyrénées, et elle sera pour un temps la plus importante du monde. Le «solaire» intervient aussi dans la «biophytolyse» de l'eau pour produire de l'hydrogène, ou dans la «biomasse», réutilisation des déchets végétaux, notamment ceux des forêts, directement pour le chauffage ou pour la production de méthanol stockable. Des techniciens et chercheurs participant à une récente émission de télévision ont fait état d'autres prospections marquant leur confiance illimitée en un recours énergétique fondé sur le «dialogue», stylisé sur notre figurine, entre la Terre et le Soleil. On comprend dès lors que les familles politiques soient d'accord avec les savants pour miser sur le solaire. Notre source de vie depuis des millénaires ne demeure-t-elle pas, avec un foyer de seize millions de degrés, la seule provision d'énergie inépuisable pour l'avenir de l'humanité?



10-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'imprimerie des Timbres-Poste

Reproduction interdite



Foto nr.: 49



C. Heery.

d'ap. Encyclopédie de Diderot

LA RELIURE

Conserver l'écrit: ce fut le souci et l'ouvrage des premiers scribes, qui enfermèrent les manuscrits dans des rouleaux de peau, de bois ou des cylindres de métal. Ce fut ensuite un art lié à ceux de la miniature, de la ferronnerie et de l'orfèvrerie. Aujourd'hui, la reliure appartient aux métiers nobles qui ont peu à peu décliné et qu'il faut sauver.

Cette émission consacrée à la Reliure s'inscrit dans une double perspective: revalorisation du travail manuel et de l'artisanat, sauvegarde et enrichissement de notre Patrimoine. Toutes les reliures, surtout celles qui passent par différentes mains (comme celles, par exemple, qui ont été exposées récemment à la Bibliothèque Nationale), nécessitent en effet nombre de préparations réclamant la minutie et l'habileté de l'artisan. Débrochage et séparation des cahiers précèdent un premier passage sous une presse comme celle qu'on voit ici. Le «grecquage» permet ensuite de percer les trous par où passeront les fils destinés à retenir, rassembler et coudre les cahiers. Après l'encollage, ils sont de nouveau soumis à la presse; puis, les côtés sont rognés avant mise en forme du dos. Derniers apprêts: le découpage au format des cartons et de la toile, faux-dos, couverture et pose des gardes. Ces opérations, communes pour une reliure ordinaire, ne sont en fait qu'une préparation lorsqu'il s'agit d'habiller artistiquement un ouvrage rare ou précieux. Savoir-faire et création s'associent alors dans le travail des peaux (mouton, chèvre ou veau), dans le «grand art» du parchemin ou du maroquin, dans le fini des gardes intérieures qui peuvent être de soie ou d'agneau-velours. L'art contemporain de la reliure prend la suite des évangéliques du Moyen Age, des dorures de Venise, des motifs et semis de la Renaissance, des «fanfares» classiques, des «cathédrales» et «arabesques» romantiques. Peu connue du vaste public, puisqu'elle est destinée aux rayons des grandes bibliothèques ou aux collections des riches amateurs, la reliure prolonge et enrichit le livre d'une invention plastique autonome. Sa diversité va du dépouillement «janséniste» au décor par empreinte des fers, des compositions géométriques ou mosaïquées aux recherches chromatiques, des oppositions «mat-brillant ou lisse-grenu» aux «plats» creusés ou rehaussés, avec des effets de lumière renforçant la présence du livre comme objet à trois dimensions. Artisans mais véritables artistes, issus des «Arts Déco» ou de l'Ecole Estienne, les relieurs se plaignent d'être trop peu nombreux. Rappelons donc qu'il existe à Paris, depuis 1976, un Centre d'Information sur les Métiers d'Art. Son Directeur, qui est aussi le Conservateur du Musée des Arts Décoratifs, reproche avec humour une certaine ambiguïté au terme de métier d'art, comme s'il pouvait y avoir, dit-il, art sans métier, et métier sans art!





Foto nr.: 50

NÎMES

Nîmes a deux mille ans. Cette ville magnifique déploie toutes les richesses de son passé pour le bonheur de tous: les Arènes, la Tour Magne et surtout, la Maison Carrée en font une ville témoin de la grandeur et de l'élégance de l'Antiquité.



Mosaïque antique (détail) Musée des Beaux Arts - Nîmes

Admète vient demander au roi Pélée la main de sa fille Alceste.

Le berceau de Nîmes, qui fête en 1981 ses deux mille ans d'existence, est le beau jardin de la fontaine, agrémenté au XVIII^e siècle de bassins et de canaux, de terrasses et d'escaliers les bordant de balustrades qui soulignent l'harmonieux dessin de l'ensemble. La ville doit en effet son origine et son nom à cette fontaine, et à son génie tutélaire Nemausus. La fondation officielle est attestée en l'an 19 avant Jésus-Christ, lorsque l'empereur Auguste installa, dans ce site romain, depuis cent ans, des «vétérans reconvertis dans l'agriculture». La jeune cité, Colonia Augusta Nemausus, fut comblée de largesses. Elle était entourée d'une enceinte dont il ne reste que la Tour Magne. L'apogée de la civilisation antique se situe au II^e siècle, sous les Antonins, dont le plus célèbre est l'empereur Hadrien, le héros d'un roman de Marguerite Yourcenar. De cette époque datent le Temple de Diane et les Arènes, qui servent de cadres chaque année à de nombreuses manifestations artistiques; mais le nom de Nîmes reste toujours associé à celui du bâtiment qui est représenté ici, traditionnellement mais bizarrement appelé la «Maison Carrée». Son plan dessine en effet un rectangle de vingt-six mètres de long sur quinze de large, et la construction s'élève à dix-sept mètres de hauteur, toute en proportions harmonieuses. Celles-ci, et la sobriété de l'ornementation, font de la Maison Carrée le bijou de l'art romain influencé par la Grèce, et le mieux conservé de nos temples antiques. Il a pourtant subi bien des avatars, liés à notre histoire nationale et à celle de la cité, dès qu'elle eut pris assez d'importance pour exciter les convoitises: ce furent d'abord les Vandales, puis les Sarrasins qui la dévastèrent. Nîmes était devenue possession des Comtes de Toulouse quand elle fut mêlée à la Croisade des Albigeois, puis prise et annexée par le roi de France. Ses habitants, gagnés à la Réforme, eurent à souffrir des répressions contre les Camisards et surtout de l'application de la Révocation de l'Edit de Nantes. En dépit de ces péripéties et de bien d'autres, les habitants de Nîmes développèrent leurs activités traditionnelles, textile ou alimentaire, et plus tard, des industries modernes, mécaniques ou vestimentaires, ainsi que le commerce des productions si riches en ces confins de la Provence et du Languedoc, terroirs d'élection pour les vignobles et maintenant pour le tourisme. Les fêtes de ce bimillénaire seront à la mesure de cette histoire et de cette exceptionnelle richesse monumentale.

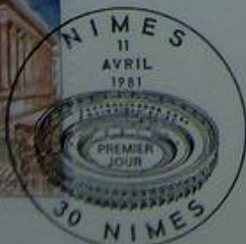





Foto nr.: 51

Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collecteur




PISSARRO «LA SENTE DU CHOU»



Pissarro est l'un des peintres les plus délicats de l'impressionnisme. Il a peint la Sente du Chou à quarante-huit ans, dans la pleine maîtrise de ses moyens. Nul abus de couleur, nulle vibration excessive, au contraire: Pissarro joue avec les nuances grisées des bleus, des verts et des jaunes pour atteindre l'harmonie.

D'AR DOC BN PAYSANNES AUX FAGOTS MONVOISIN SC

Camille Pissarro naquit en 1830, de commerçants français, dans l'île alors danoise de Saint-Thomas, aux Antilles. Bachelier après des études parisiennes, il retourna aider son père: celui-ci cédera finalement à la vocation artistique de son fils. A Paris, dès 1855, il admire Corot et Courbet; il étudie dans divers ateliers. Quatre ans plus tard, il est admis au Salon, où on le voit presque chaque année jusqu'en 1870. Lié très tôt à Monet et Cézanne, il fréquente le café Guerbois, où il influence les jeunes artistes par son «métier d'aîné», par le contraste entre sa bonté calme et son esprit combatif, qui soutient un socialisme proche de l'individualisme, mais surtout sa vision «réaliste» de la nature. Sa conception de la peinture s'épanouit après la guerre, pendant laquelle il se trouve à Londres. Il abandonne alors les grands formats pour les petites toiles, plus accordées au «plein air», au détail de la touche et à son humilité devant le motif. Il travaille ainsi, de 1872 à 1881, à Pontoise avec Cézanne, tous deux peignant côte à côte, non loin de Sisley à Louveciennes et de Monet à Argenteuil: nous sommes à l'époque des grandes expositions de ceux qu'on appellera désormais les «Impressionnistes». C'est vers la fin de sa «période de Pontoise», en 1878, que Pissarro a peint *la Sente du Chou*, qui appartient au musée de Douai; mais cette toile se distingue des innombrables «routes en perspective» chères aux autres impressionnistes. Pissarro n'aime pas «les endroits trop arrangés de la nature»: il préfère, à distance des villages, les feuillages frémissants des lisières, les champs labourés ou cultivés; son ciel n'est pas espace de rêve, mais domaine des éléments, soleil fécondant ou pluies bienfaisantes. S'il fait se rencontrer un couple sur ce chemin écarté, ce n'est pas par sentimentalité rustique à la Millet: on distingue à peine les personnages, présence anecdotique qui donne seulement ses proportions à cette ample scène d'authentique vie rurale. L'essentiel, pour Pissarro, ce sont «les valeurs chromatiques affleurant des gris aux verts et aux bleus», et les touches lumineuses, «vermiculées», annonçant l'époque où il admettra, pour un temps, les théories «divisionnistes» et «pointillistes» de Seurat et de Signac. Il reviendra alors à son premier «art de la sensation» dix ans avant sa mort, en 1903, alors qu'il «vend mieux» et que sont établis ses sept enfants. De cet art, Huysmans avait bien analysé les éléments: «De l'air qui circule, un ciel sans fin, une nature palpitante, de l'eau qui s'évapore, un soleil rayonnant, une terre qui fermente et qui fume...»



15-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 52





Foto nr.: 53






Foto nr.: 54

Française Collection Historique du Timbre-Poste Française Collection


R. P. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

1881-1955

Religieux, savant et philosophe, Teilhard de Chardin est né en 1881. Célèbre pour ses ouvrages et ses positions non conformistes, mais célèbre seulement auprès des spécialistes et de ses pairs, ce théologien est mort voici plus de vingt cinq ans, presque méconnu du grand public, suspect pour l'Eglise et exilé. La postérité reconnaît pourtant aujourd'hui la lumière de ses idées, qui éclairent l'évolution de l'humanité sous le double signe de la science et de la foi.



Pierre Teilhard de Chardin est né voici cent ans au Château de Sarcenat, près de Clermont-Ferrand. Il grandit dans cette belle demeure, entre un père naturaliste et une mère (elle était l'arrière petite-fille de la sœur de Voltaire) qui se vouèrent à élever leurs onze enfants dans des traditions de religion et de culture. Après de fortes études chez les Jésuites, le jeune homme s'engagea dans leur Ordre, mais le prêtre conserva ses curiosités de minéralogiste, déjà attiré par la préhistoire. La guerre de 1914 le mobilisa dans une infirmerie régimentaire, d'où il reviendra caporal brancardier, décoré de la Croix de guerre, de la Médaille Militaire et de la Légion d'Honneur. On le voyait alors, réfugié en des «pensoirs» précaires, où il méditait une synthèse qu'il affinera durant trente ans: *Comment est-il possible, pense-t-il déjà, qu'un croyant chrétien soit si souvent humainement un sceptique?* Il écrit dès 1916: *Il y a une saine réconciliation à faire, des aspirations chrétiennes, et de la passion vibrant en nous, quand nous éprouvons quelque chose de l'âme du Grand Tout dont nous faisons partie.* En retour, la profondeur du penseur s'appuiera sur l'envergure du savant: quand l'Institut de Pékin l'appelle pour suivre les fouilles de Choukoutien, il aide à identifier le Sinanthropus, dont le squelette remonte à 300000 ans. Grand voyageur, il participe à la célèbre Croisière Jaune: 12000 km à travers une Chine difficile. Les études et réflexions du professeur s'inscrivent au long de deux grands ouvrages, *Le Phénomène Humain* et *Le Milieu Divin*, d'une densité impossible à résumer. En jésuite discipliné, il va demander à Rome l'autorisation de les publier et d'accepter la chaire qui lui est offerte en 1948 au Collège de France. La réponse est négative: il n'obtient même pas la permission de rester en France. Exilé aux Etats-Unis, il y meurt en 1955, selon son vœu prémonitoire, le jour de la Résurrection. L'évolution, qui fut une de ses convictions essentielles, a joué plus simplement en sa faveur que pour le lent devenir des espèces: ses œuvres les plus sévères sont maintenant publiées dans le monde entier, et son nom a été prononcé avec chaleur par de grandes voix du Concile. Ce nom reste aussi attaché à une Fondation du Museum, dont l'inauguration, en 1955, fut un suprême hommage rendu au Père Teilhard de Chardin par deux mondes, celui de la science et celui de la religion, qu'il avait travaillé à réconcilier.



19-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 55

Philatélie - Collection Historique

Louis ARMAND (1905 - 1971)

Il y a juste dix ans, disparaissait Louis Armand, homme de pensée et d'action dont les avis étaient recherchés par les commissions gouvernementales aussi bien que par de grandes sociétés. On l'avait appelé, lors des débuts de la SNCF comme la Résistance, « le premier cheminot de France ».



Armand est né en 1905 à Cruseilles, en Haute-Savoie. Selon sa volonté, c'est là que son corps fut ramené au lendemain de sa disparition subite en Normandie, à l'âge de 65 ans. Le lycéen d'Annecy et de Lyon entra en 1924 à Polytechnique, puis à l'Ecole des Mines, et il aimera rappeler durant toute sa vie ses deux titres, celui de Savoyard et celui de technicien. Il était depuis cinq ans ingénieur du Corps des Mines de l'Etat, quand sa carrière s'orienta définitivement vers les Chemins de fer, *comme si, écrit un de ses amis, les moyens modernes de locomotion rapide correspondaient le mieux à sa vision résolument dynamique du monde.* A la compagnie P.L.M., où il était entré en 1934, il devient quatre ans plus tard ingénieur en chef. Participant à partir de 1940 à l'action de plusieurs réseaux de renseignement, ses convictions le placent à la tête du mouvement «Résistance-Fer». Arrêté par la Gestapo en 1944, il ne doit son salut qu'aux ultimes accords négociés par le consul de Suède, M. Nordling. Au lendemain de la Libération, on le retrouve dirigeant le Service du matériel à la SNCF, et siégeant dans diverses commissions à la Production industrielle et à l'Economie nationale. Puis, professeur à l'Ecole nationale d'administration et directeur général de la SNCF, son champ d'action ne cesse de s'élargir: Marine marchande, Organisation africaine, Recherche scientifique, Commissariat au Plan, Energie, Euratom... Ses préoccupations scientifiques et techniques, mais aussi leurs implications humaines et sociales, alimentent ses écrits, notamment ses *Simple Propos* et son *Plaidoyer pour l'avenir*. C'est donc à l'homme de science et de réflexion que l'Institut rendit hommage en l'accueillant d'abord en 1960 aux Sciences morales et politiques, puis quatre ans plus tard, à l'Académie française. Ceux qui assistèrent, sous la Coupole, à la réception de Louis Armand par Jean Rostand, n'ont pas oublié l'admirable dialogue qui s'établit entre le technicien et le naturaliste. La riche personnalité de Louis Armand est admirablement traduite par le portrait reproduit ici, fort d'une solidité presque paysanne. L'effort de la réflexion éclaire de l'intérieur un regard dont la tranquille pénétration n'a cessé de se porter sur les réalités, les choix et les destinées du monde contemporain.



20-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.

Reproduction interdite



Foto nr.: 56

Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection

PRIMATIALE SAINT-JEAN LYON

Il faut remonter à saint Pothin et à saint Irénée, martyrisés l'un en 177 et l'autre vers 208, pour authentifier par ses fondateurs l'éminente ancienneté de la chrétienté lyonnaise. C'est pourquoi la cathédrale de Lyon, dont la construction a demandé deux siècles et demi, est présentée ici sous son vénérable titre de Primatiale Saint-Jean.

VUE DE LA VILLE DE LYON

D'AP. DOC. MUSEE HISTORIQUE DE LYON

L'antique Lugdunum, dont des vestiges viennent d'être mis au jour, était incontestablement, avant même la conquête romaine, la métropole des Gaules. Elle le resta au temps des invasions barbares et à l'époque carolingienne. La vieille ville, resserrée entre Fourvière et la Saône, se tassait autour d'une basilique dont parlait déjà, au V^e siècle, l'évêque Sidoine Apollinaire. C'est sur ses fondations que commença plus tard de s'élever une cathédrale dont le chevet montre une sobre décoration romane. La construction de l'ensemble s'échelonna de 1190 à 1440. Grâce à la ténacité des bâtisseurs et de la population, écrit un savant historiographe, nous suivons ainsi l'histoire souvent difficile de la cité, et le développement d'une ville qui s'imposa peu à peu à l'Europe, par son commerce, son industrie et sa finance, par son imprimerie et sa culture. C'est ce qui explique l'harmonieuse fusion entre le style roman, les phases du style gothique et certains apports de la Renaissance. L'édifice nous est présenté ici par sa façade occidentale, qui donne sur la Place de la Fontaine, dans le prolongement de la Manécanterie restaurée et qui a retrouvé pour sa part son style du X^e siècle. Sous deux tours inachevées qui encadrent le grand triangle portant la statue du Créateur, cette large façade frappe par ses dominantes horizontales. La belle rosace du XIII^e siècle est soulignée par une balustrade à quadrilobes, avec pinacles en retrait, puis par une galerie correspondant au triforium intérieur. Enfin, s'ouvrent les trois portails à gables, dont les tympans ont été martelés par les soudards du baron des Adrets, mais où 280 quadrilobes restent encore lisibles. Ces sculptures annoncent celles de l'intérieur, chapiteaux de l'abside, modillons et pilastres du triforium, clé de voûte de la chapelle des Bourbons et fines dentelles «renaissantes» de celle de l'Annonciade. Le Concordat de 1801 a fait disparaître les privilèges juridictionnels du «Primat des Gaules»: les Lyonnais n'en continuent pas moins de dire «la Primatiale» en parlant de leur cathédrale, que le pape Grégoire VII, il y a neuf siècles, honora du titre de «Prima Sedes Galliarum».

21-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 57

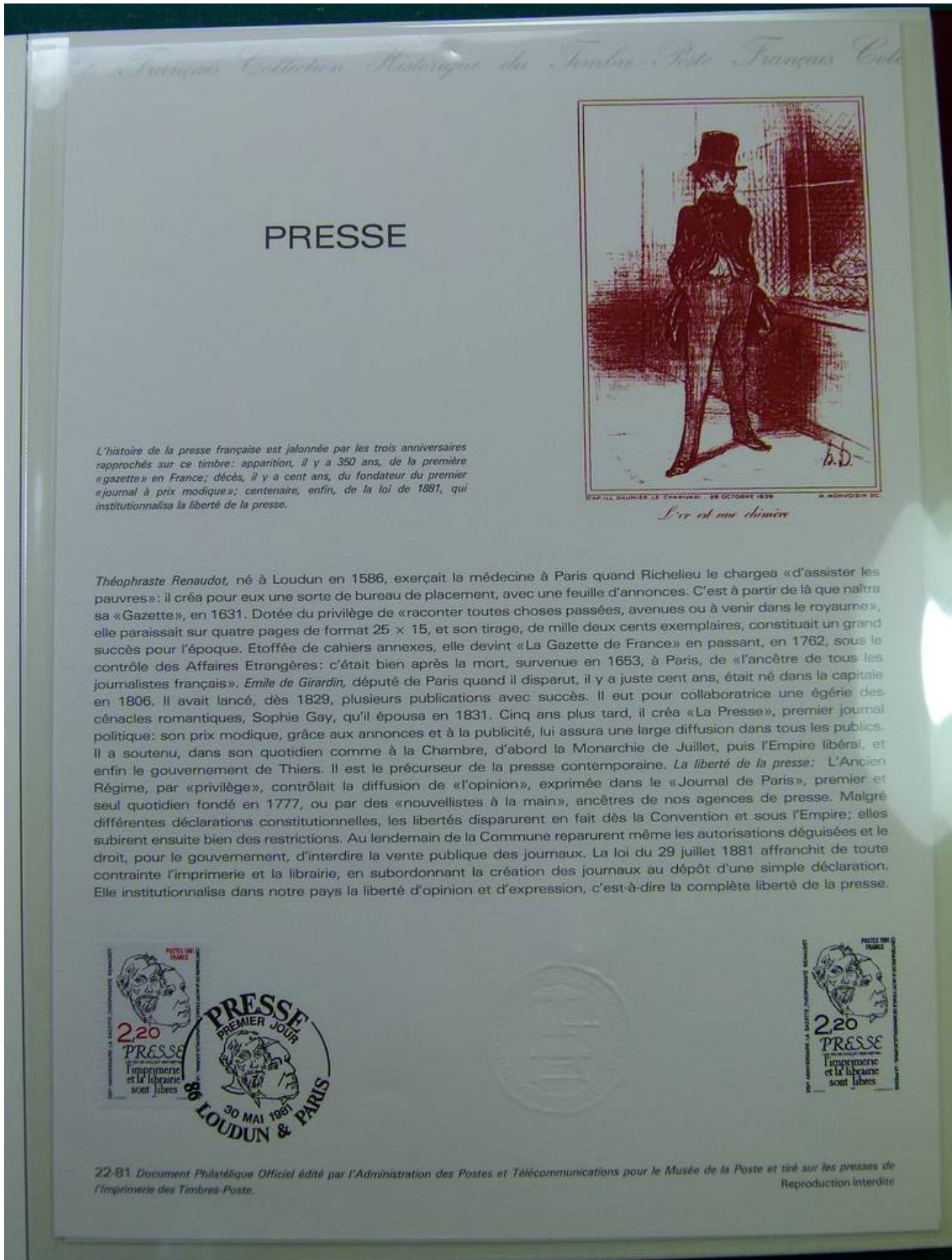




Foto nr.: 58





Foto nr.: 59

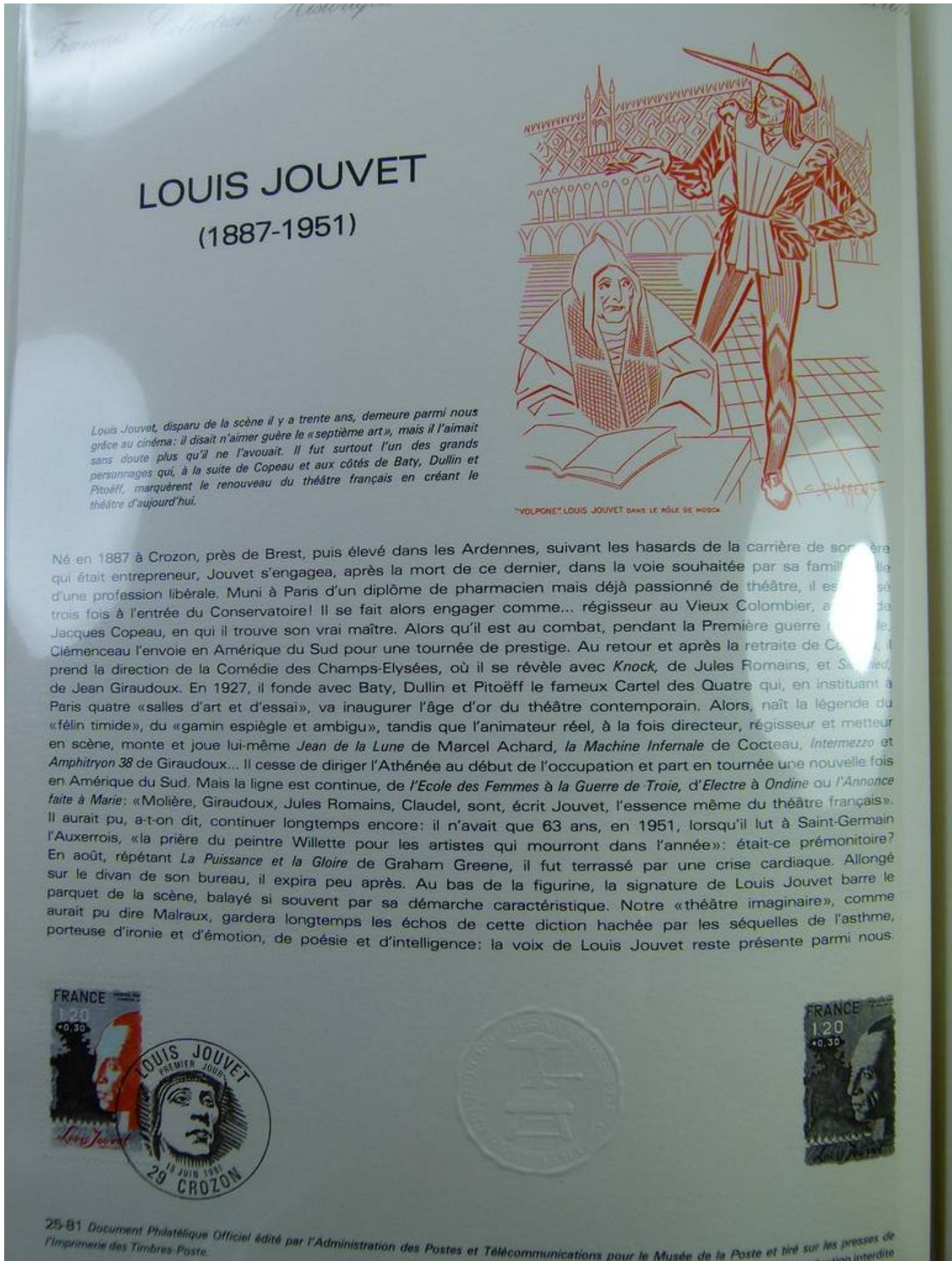




Foto nr.: 60



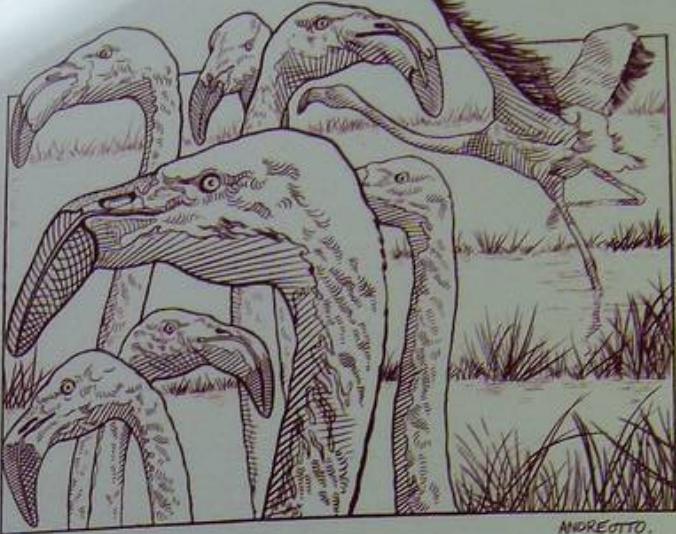


Foto nr.: 61



Collection Historique

CONSERVATOIRE DE L'ESPACE LITTORAL

L'emblème choisi par le Conservatoire de l'espace littoral est la stylisation d'un chardon bleu, qui évoque ces vers de Victor Hugo dans «Les Contemplations»:
«L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
fleurir le chardon bleu des sables»
Ceci est aussi un programme d'action.



Le Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres créé en 1975, est de protéger de façon les espaces naturels côtiers les plus fragiles et les plus menacés. La compétence du Conservatoire s'étend aux communes littorales et aux communes riveraines des lacs et des plans d'eau dont la superficie est supérieure à mille hectares (Dar Chantecocq, Forêt d'Orient, Vouglans, Serre-Ponçon, Sainte-Croix-du-Verdon, Le Léman, Annecy, Le Bourget, Sarrans, Bort-les-Orgues, Pareloup et Vassivière). Cinq ans après sa mise en place, le Conservatoire a fait entrer dans son patrimoine 15000 hectares de dunes, de marais, de caps, de falaises, de bois, de vasières, de landes, de maquis qui concernent une centaine de sites et 180 kilomètres de rivages. Définitivement soustraits à l'urbanisation, ces terrains sont ouverts au public. Inaliénables, ils ne peuvent être revendus et seront transmis intacts aux générations futures. Etablissement public à caractère administratif, le Conservatoire confie la gestion de son patrimoine aux collectivités locales concernées ou à leurs groupements, à l'Office National des Forêts pour les massifs boisés ou à des associations agréées. Notre figurine représente plus précisément le domaine de La Palissade (702 hectares) acquis par le Conservatoire en 1977. Ce domaine, morceau de la Camargue authentique, se situe entre le «Grand Rhône» et la «plage d'Arles». Le chardon, emblème du Conservatoire, a été dessiné par Gilles ROUXEL. Il s'agit du chardon bleu des sables (*Eryngium maritimum*). Ce chardon, que l'on trouve sur nos différentes façades maritimes, est un symbole de la qualité des milieux dunaires. Par ses lignes géométriques en vers l'extérieur, il invite à porter nos regards sur les rivages de la France. Le Conservatoire, par les garanties qu'il offre, est particulièrement habilité à recevoir les legs et les donations. De nombreuses personnes ont, d'ores et déjà, soutenu son action en lui remettant soit des dons en espèces, soit des propriétés de bord de mer.



27-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.

Reproduction interdite



Foto nr.: 62



CHAMPIONNATS DU MONDE D'ESCRIME

Les championnats du monde d'escrime 1981 sont organisés, du 2 au 13 juillet, à Clermont-Ferrand. C'est à la fois, écrit naguère le Ministre de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs, une charge, et une récompense, pour la Fédération Française, qui n'a cessé d'animer l'escrime internationale, et d'obtenir des résultats d'une qualité rare.



Le terme d'escrime suggère une foule d'images, venues de l'histoire, de la légende, de la littérature ou du cinéma: batailles du Moyen Age, tournois de la Renaissance, assauts chevaleresques, interventions épiques du «héros justicier». Durandal, la lourde épée de Roland, symbole féodal et chrétien, était maniée à deux mains et devait fendre la cuirasse de l'adversaire. Celle-ci cédant à la cotte, puis au pourpoint, c'est une main plus souple qui mania plus tard la fine rapière. L'escrime naît alors chez les armuriers de Tolède, les «théoriciens» de Florence, les duellistes de la Cour des Valois. Pour cet entraînement au combat singulier, l'épée s'affina et sa pointe se moucheta d'un bouton floral: d'où le nom du fleuret, venu de l'italien et apparu en France en 1580. Théories et styles, positions et enchaînements, ont peu évolué jusqu'aux pratiques modernes. A côté du fleuret, elles ont allégé l'ancien sabre de cavalerie, et adopté, il y a quelque cent ans, la nouvelle épée. Ces trois armes, réglementées par la Fédération internationale d'escrime, tant pour leurs dimensions et leur poids que pour les «surfaces valables», figurent aux Jeux olympiques et donnent lieu à des championnats du monde. L'arbitrage est facilité, à l'épée et au fleuret, grâce à un signal électrique déclenché par une touche de pointe, effectuée avec une certaine pression. Ainsi se dérouleront en 1981 les rencontres de fleuret, «Individuel Hommes», puis «Dames», et de sabre «Individuel», ensuite les compétitions par équipes des deux spécialités, et enfin les éliminatoires et la finale de l'épée par équipes. Venant de 35 nations, 600 tireurs du monde entier sont attendus dans la Maison des Sports de Clermont-Ferrand. Ce complexe, inauguré en 1970, construit sur une surface au sol de 10000 m², est équipé d'installations omnisports possédant les normes officielles. Les organisateurs du rendez-vous mondial de juillet 1981 y ont regroupé tous les éléments d'accueil, de compétition, d'entraînement, de réunion, avec restaurant, salle de presse et bureau de poste.





Foto nr.: 63

SAINTE-ANNE-D'AURAY

A six kilomètres au nord du charmant petit port dont un timbre récent présentait les pittoresques maisons anciennes, s'élève, à l'intérieur des terres, la basilique Sainte-Anne-d'Auray, élevée dans un site qui fait l'objet de pèlerinages importants depuis plus de trois cents ans.



Il y avait ici autrefois un hameau appelé Ker Anna, c'est-à-dire village d'Anne. Ce nom prit tout son sens lorsqu'un jeune cultivateur de l'endroit, qui sentait depuis des mois s'imposer à lui une présence mystérieuse, entendit, le 25 juillet 1624, une voix rassurante lui dire, selon la tradition: «Je suis Anne, la mère de Marie. Allez dire à votre recteur qu'il y avait dans tel champ, avant même qu'il n'y eût un village, une chapelle dédiée à mon nom. Il y a plus de 900 ans qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie, car Dieu veut que je sois honorée ici». Yvon Nicolazic découvrit en effet, dans son champ du Bocenno, une statue qui avait souffert d'avoir été si longtemps enfouie; modestement abritée d'abord, elle devait être vénérée par des foules de fidèles jusqu'à la Révolution. Une église, bâtie au cours du XVII^e siècle, devint le centre d'un pèlerinage, qu'animèrent les Carmes installés dans le couvent dont il subsiste un cloître classé par les Beaux-Arts. La première église, trop exiguë, dut être remplacée par cette vaste construction de granit, commencée en 1866 et consacrée basilique en 1874. La figurine en reproduit l'imposante façade, où le goût de l'architecte chercha à retrouver le style du précédent édifice, par une alliance difficile des lignes élancées du dernier gothique, des grâces ornées de la Renaissance et de la rigueur classique. Le regard est entraîné par les verticales au-dessus des porches sobres; il s'attarde aux clochetons du fronton, du transept et de la tour; il s'élève enfin jusqu'à l'effigie de la Sainte, qui fut hissée en 1976 à 70 mètres de hauteur, comme pour protéger tout ensemble l'Armor et l'Arcoat... Le monument aux Bretons tombés au cours des derniers conflits mondiaux, ainsi que la stèle dédiée, dans la crypte, «aux Morts de toutes les guerres», ont fait donner récemment à Sainte-Anne-d'Auray le titre de Cité du Souvenir. Sa vocation la plus traditionnelle s'inscrit sur l'esplanade où les foules affluent, chaque année, les 25 et 26 juillet, pour le grand Pardon de la Patronne des Bretons.

Saintes
d'AURAY



FRANCE 2.20



SAINTE ANNE D'AURAY

Saintes
d'AURAY



FRANCE 2.20

29-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.

Reproduction interdite



Foto nr.: 64





Foto nr.: 65

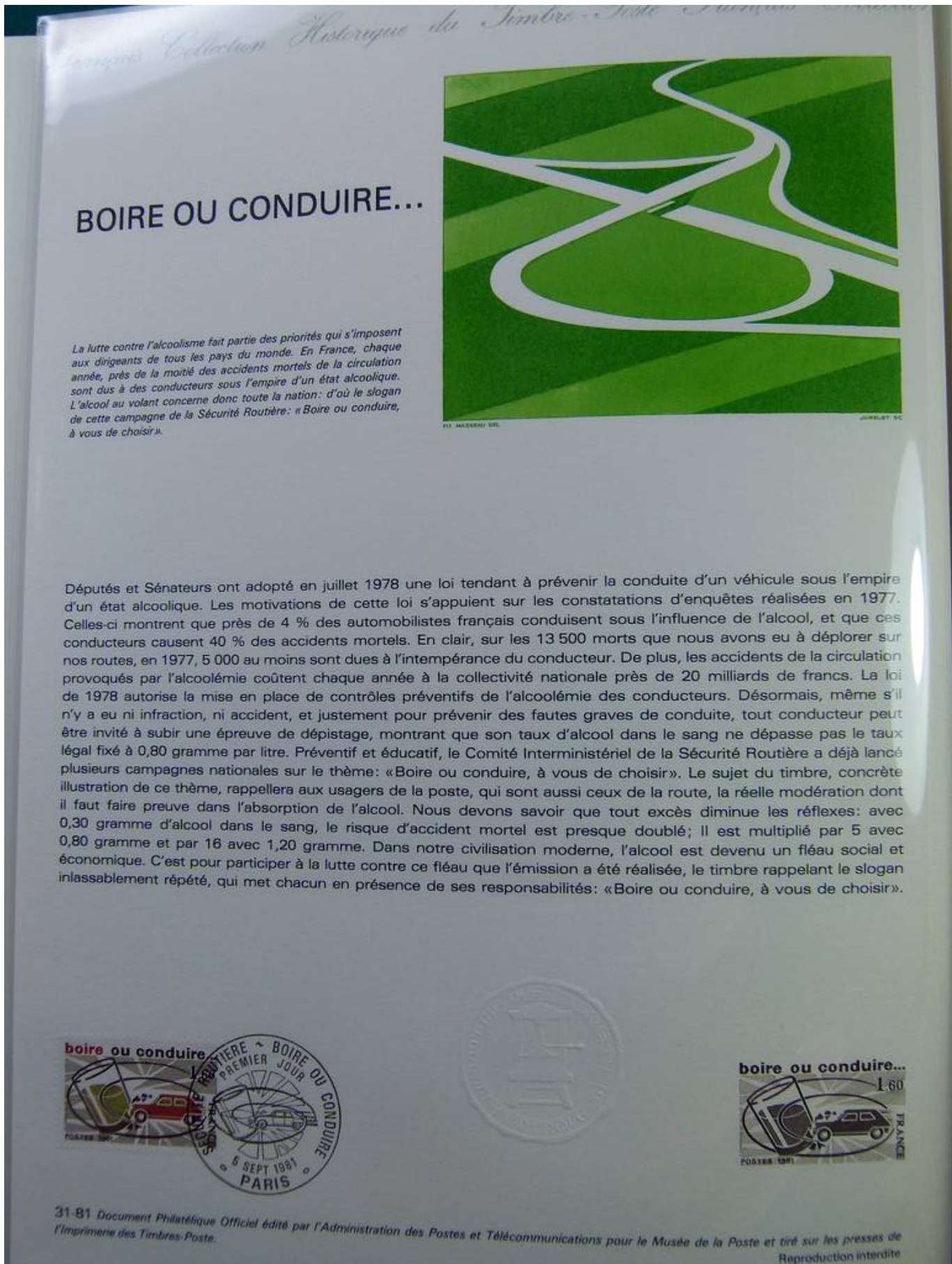





Foto nr.: 66





Poste Française

ABBAYE DE VAUCELLES

Située à 12 km au sud de Cambrai, sur la commune de Les-Rues-des-Vignes par Crèvecœur-sur-l'Escaut, l'abbaye Notre-Dame de Vaucelles, un des premiers monastères cisterciens, demeure un vivant foyer de vie culturelle, et l'un des plus prestigieux monuments du Nord de la France.



En 1131, le châtelain de Cambrai, Seigneur de Crèvecœur, se trouve, au terme d'aventures peu recommandables, sur le passage de saint Bernard dans la région. Poussé par son épouse Héliarde, il lui offre une partie de sa seigneurie de Crèvecœur, pour fonder une abbaye sur les 2500 hectares de son domaine de Ligescourt. Bois et marécages répondraient-ils aux deux impératifs de la règle cistercienne: source importante d'eau potable, et pour lutter contre le typhus et le choléra, les deux fléaux du temps, un courant d'évacuation des eaux usées? La source est là, portant aujourd'hui le nom de saint Bernard, et l'Escaut fournit toujours son débit. Dès 1132, Bernard et son frère Nivard, avec 20 moines, construisent des édifices de bois, sur ces terres baptisées «Vallis Cellae», Demeurs de la Vallée, d'où Vaucelles. Défricheurs et bâtisseurs, exemplaires de piété et de rigueur monastique, instaurent la prospérité et le rayonnement de Vaucelles. Dès 1145, ils construisent en pierre notamment un bâtiment claustral de 80 sur 20 mètres. Du milieu du XII^e siècle date la salle des Moines, dont on voit ici l'aspect sévère conforme à l'ambiance cistercienne: Vaucelles est alors la 13^e fondation du manteau de 116 abbayes couvrant la chrétienté. Cette salle est divisée par deux épines de cinq colonnes massives élevant dix-huit voûtes. Les baies en plein cintre et les croisées d'ogive font de cet espace un échantillon caractéristique du premier art gothique. Pour accueillir 250 à 300 religieux, prêtres voués à l'office ou l'étude, convers vaquant à la construction et la culture, d'autres constructions s'adjoignent. Cellier, cave, auditorium, salle capitulaire, brasserie, cuisines, cloître, bibliothèque, infirmerie, dépendances, sont les objectifs que se proposent «les Amis de Vaucelles», pour la réfection de ce haut-lieu médiéval, qui retient l'attention de la «restauration des chefs d'œuvre en péril». Des salles s'ouvrent déjà à des conférences, à des concerts, à des expositions. Rencontres culturelles et visites touristiques amorcent dès maintenant, de manière exemplaire, la renaissance et le rayonnement de ce joyau du Nord qu'est l'abbaye de Vaucelles.



33-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite.



Foto nr.: 67



BERTHAULT DEL. HÔTEL DE LA CAISSE D'ÉPARGNE DE LA POSTE. VERS 1900. GUILLAME SC.



CENTENAIRE DE LA CAISSE NATIONALE D'ÉPARGNE

La Caisse nationale d'épargne, c'est la Caisse d'épargne de la Poste et elle a cent ans. Grâce au réseau des dix-sept mille cinq cents bureaux de poste, elle irrigue la France entière; elle est présente dans les villages comme dans les villes: elle est sans aucun doute le plus familier des « bas de laine », chaque épargnant faisant les opérations à son gré, à la Poste, tout près de chez lui!

Le sens de l'épargne passe pour qualité primordiale du peuple français; mais il devient travers ridicule et honteux, quand l'argent « mis de côté » s'enfouit dans la « cassette » d'Harpagon ou le « bas de laine » de Grandet, un got improductif, dit le bon sens populaire, c'est « argent qui dort ». Les sociologues, ces moralistes modernes, montrent au contraire les effets humanitaires de la véritable épargne: sainement comprise, elle apporte aux individus et aux familles une existence digne et ordonnée; elle profite à la collectivité et contribue finalement à la stabilité de l'Etat. Les ressources profondes du pays, les « économies » du monde paysan, sont longtemps restées proprement improductives. Avant 1880, il n'y avait en France que 1370 caisses d'épargne, qui étaient toutes des établissements privés. Leur action était restreinte par leur nombre insuffisant, leur implantation exclusivement urbaine, leurs horaires et leurs jours d'ouverture limités. C'est la loi du 9 avril 1881 qui manifesta le souci des pouvoirs publics de favoriser l'épargne en se mettant à sa portée, et d'aller dans les hameaux les plus reculés la recueillir, disait-elle, « entre les mains de celui qui hésite entre une dépense inutile et un placement profitable ». Le rôle essentiel de collecteur est alors naturellement confié à l'administration des Postes: celle-ci dispose d'un réseau de bureaux qui couvre tout le pays, et d'un personnel qui est en contact quotidien avec le plus large public. Le timbre émis à l'occasion du centenaire de la Caisse nationale d'épargne est centré sur l'emblème postal: ainsi se trouve justifiée l'habitude d'appeler cet organisme « la Caisse d'épargne de la Poste ». Un historique de la C.N.E. nous apprend qu'après un an de fonctionnement, la caisse postale comptait déjà deux cent douze mille épargnants et un dépôt de cinquante millions. Aujourd'hui, plus de quinze millions de Français lui font confiance; ils ont déposé sur leurs livrets plus de cent soixante-dix milliards. Les capitaux ainsi collectés sont gérés par la Caisse des dépôts et consignations: elle les affecte au financement des équipements collectifs, écoles, hôpitaux, autoroutes, aéroports par exemple, et à celui du logement social (H.L.M.) par l'intermédiaire de prêts à des taux privilégiés. Ceux qui viennent à un guichet postal déposer leur argent en deviennent donc les premiers bénéficiaires; ils font aussi de la Poste, avec sa Caisse d'épargne et les chèques postaux, l'une des toutes premières institutions financières du pays.





Foto nr.: 68

Musée Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection H&S

CENTENAIRE DE L'ÉCOLE PUBLIQUE

D'abord d'initiative religieuse et paroissiale, l'école, devenue en 1833 communale, selon les prescriptions de la loi Guizot, fut véritablement institutionnalisée par l'action de Jules Ferry, qui, à partir de 1881, fit voter les lois la rendant d'abord publique, puis gratuite, enfin obligatoire et laïque.



Il y avait sans doute, sous l'Ancien Régime, des écoles élémentaires. Elles furent longtemps «paroissiales», le curé ou son représentant s'attachant surtout à diffuser une éducation religieuse, avec des méthodes succinctes, fondées sur l'initiation du plus petit par le plus grand. Des historiens contemporains ont montré qu'à ces époques, «l'apprentissage de la lecture dure trois ans, et celui de l'écriture, à peu près deux ans». Depuis 1680, les Frères des Ecoles chrétiennes, — institution fondée par Jean-Baptiste de la Salle —, s'employaient à l'instruction des masses, l'enseignement collectif remplaçant l'initiation individuelle, et le latin cédant la place au français. Mais, depuis 1789, la sécularisation avait fait dépérir les petites écoles du clergé; et quand la loi Guizot prescrivit, en 1833, à toute commune d'entretenir une école élémentaire, elle n'imposa ni gratuité ni obligation. Trop d'enfants échappaient donc encore à l'école, au profit des travaux des champs, de l'atelier, de la manufacture. A côté de 4 millions d'enfants scolarisés, près de 500 000 restaient analphabètes, jusqu'aux «cours d'illettrés» qui, au régiment, apprenaient aux jeunes recrues au moins «à lire le journal»... Vint alors Jules Ferry, né à Saint-Dié en 1832, avocat, journaliste, élu député «républicain» de Paris en 1869. Il fut à peu près continuellement au pouvoir de 1879 à 1885, comme Ministre de l'Instruction Publique ou des Affaires Etrangères, et deux fois Président du Conseil. Son rôle fut alors capital dans l'affermissement de la jeune République: extension des libertés publiques, définition de l'administration municipale, et surtout promulgation des lois qui institutionnalisèrent l'Ecole Publique. C'est à ce titre qu'il est représenté ici, quelque dix ans avant sa mort à Paris en 1893. Il faisait alors voter, le 16 juin 1881, la Loi qui instituait l'enseignement public, et rendait celui-ci, quelques mois plus tard obligatoire de 6 à 13 ans. L'application de la loi eut rapidement des conséquences spectaculaires: des milliers d'écoles furent construites dans les villes et villages; le budget de l'Enseignement passa de 12 millions en 1869, à 100 millions vingt ans après, et à 500 millions en 1908. C'est donc bien la loi Ferry qui permit et permit encore, au moment où est célébré son centenaire, à tous les enfants de notre pays d'apprendre à lire et à écrire, c'est-à-dire à «communiquer», et, ce qui de nos jours est plus important encore «d'apprendre à apprendre».






Foto nr.: 69

Collection Historique du Louviers




NOTRE-DAME DE LOUVIERS

Notre-Dame de Louviers est une des plus grandes et des plus belles églises du département de l'Eure. Pour le touriste ou l'amateur d'art et d'histoire, la ville elle-même est une sympathique étape, à mi-chemin de Paris et de la Côte normande.



LA PÂMOISON DE LA VIERGE BOISIERE FIN DU XVI^e S.

«Sur la route de Louviers...», répète la chanson, sans qu'on en sache l'origine, pas plus que celle du nom de Louviers, pays des «Loups», des «Lochs» ou marécages, ou encore «Locus Veris, séjour du printemps». Depuis le haut Moyen Age, Louviers tient sa prospérité de ses fabriques de drap. Les Capétiens lui ont donné ses armoiries, couronnées par Charles VII pour sa conquête au cours de la guerre de Cent Ans. La ville était toujours florissante à la veille de la dernière guerre, mais elle fut durement éprouvée en 1940. Maintenant relevée de ses ruines, elle poursuit courageusement son expansion moderne. Dans le centre-ville, entièrement rénové, le touriste passe par une pittoresque demeure à pans de bois, siège du Syndicat d'initiative, après avoir été, au temps d'Henri IV, la Maison du Fou du Roy. L'artère principale de Louviers, ancienne Grande Rue du Roi devenue route nationale, le mène ensuite au parvis, où l'église Notre-Dame se présente à lui, comme sur la figurine, par sa façade principale, liturgiquement tournée vers l'occident. Les Lovériens parlent encore de «la Cathédrale»: sans avoir jamais été le siège d'un évêché, elle fut longtemps la plus importante de leurs églises d'alors. L'édifice comporte effectivement cinq nefs, qui furent construites du XIII^e au XV^e siècle dans un style rappelant beaucoup le roman, et qui aboutissent à ce porche central, surmonté d'une rosace rayonnante. L'ordonnance de la façade est d'une sobriété qui est la marque du premier gothique, entre l'élan vertical de la tour, et l'avancée, décorée au premier plan de niches à statues, de balustres ajourés et de clochetons ouvragés comme la flèche de la croisée du transept. Avec l'exubérance qui fleurit au XV^e siècle, le Porche Royal du Midi, en cours de restauration, avec aussi sa riche décoration intérieure, chapiteaux et sculptures, peintures et boiseries, Notre-Dame de Louviers constitue donc un précieux témoin des origines et des développements de ce que l'histoire de l'art appelle «le gothique normand».



37-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 70

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection N°

ÉDOUARD PIGNON LES PLONGEURS



Peintre prodigieux de la vie, Pignon se place à l'intérieur des troncs d'oliviers pour dire l'olivier, à l'intérieur du combat de coqs pour le décrire, à l'intérieur du mouvement du plongeur pour le peindre. Mouvement et bruit: chaque toile de Pignon est une quête exigeante de la vie.

Pignon n'était certes pas destiné par ses origines à la peinture. Jeune mineur comme les hommes de sa famille, manœuvre dans le bâtiment, ce n'est qu'après son service militaire qu'il viendra à Paris pour apprendre rudement la peinture. Rudement, car pour apprendre il lui faudra travailler chez Citroën, Larman et Renault. Il brosse des décors de théâtre et joue lui-même sur scène avant la guerre. Après la Résistance et la Libération, Pignon vit tout entier pour la peinture. C'est la période des *Voiles d'Ostende*, ce port bombardé et mort dont les voiles blanches sont raidies par le gel. Son célèbre *Ouvrier mort* datait de 1936: il reprendra plus tard cette toile. Ami de Manessier, Bazaine, Calder, Estève, Hartung et nombre de peintres paradoxalement «abstraites», Pignon va multiplier les toiles sur chacun de ses thèmes essentiels. La période des années 50 est celle des *Oliviers*. Autour de 1960, c'est la période des *Combats de coqs*, dans la fureur, la poussière soulevée et le vol des plumes arrachées. Cette période trouve un prolongement monumental dans les *Battages et pousseurs de blé* qu'il étudie en Italie. Articulée à l'un des aspects des moissons (le poussage du blé avec de longues perches) une autre période décrit les *Batailles* et les *Seigneurs de la guerre*. Dans tous ces thèmes, les réalisations de Pignon vont de l'aquarelle indéfiniment multipliée aux tableaux de toutes dimensions ou aux céramiques monumentales. Le Midi lui inspire la période suivante, celle des *Plongeurs*. C'est aussi le sujet d'une vaste sculpture «en mouvement» réalisée par Pignon pour le Centre de formation des Télécommunications de la Londe-les-Maures. Ceci explique d'ailleurs le choix de ce timbre, réalisé d'après une création originale: il est tout pétri de la joie et du plaisir des jeunes gens qui plongent dans les bouquets d'écume et les remous. Plus récemment les *Nus-rouges*, puis le *Bleu de la mer* ont marqué deux étapes nouvelles dans l'art de Pignon, dont l'engagement social a toujours été étroitement lié au respect de la liberté et des différences.






Foto nr.: 71

Travaux de Collection Historique du


SAINT-ÉMILION



SAINT EMILION PATRON DES VIGNERONS-SAINT EMILIONAIS

Saint-Emilion est si célèbre pour ses vins de réputation mondiale, que le visiteur est surpris d'y découvrir tant de richesses d'art et d'histoire. Ce timbre évoque par sa présentation le survol de ce passé multiséculaire.

La commune de Saint-Emilion, qui veille avec la même fidélité sur son terroir de vignobles et sur son patrimoine d'art est située en Gironde, à 6 km de Libourne et 56 de Bergerac, sur le plateau calcaire dominant la Dordogne. Ce site privilégié de la nature se présente comme «une sorte de coquillage marin, ouvrant au midi ses abris où l'homme s'établit dès l'âge paléolithique». C'est la jonction de deux collines, sur lesquelles la cité médiévale édifie d'un part et d'autre, le château du Roy, siège du pouvoir civil des «Jurats», et la collégiale, centre depuis le XII^e siècle de la vie religieuse. La pierre tendre de ce promontoire permet aux habitants de construire une enceinte jalonnée de portes et de tours, enfermant des maisons couvertes de tuiles creuses, ainsi que des églises, des couvents et des cloîtres. Le point de départ avait été, au VII^e siècle, un monastère bénédictin, non loin duquel vint se retirer, en «ermite errant», un ouvrier boulanger breton. Aemilianus, le futur saint Emilion, s'était aménagé sur ces pentes, près d'une source, une grotte où il vécut en pieux anachorète jusqu'à sa mort en 787. Le Saint Patron de ces lieux n'en était pas le premier hôte célèbre: le poète gallo-romain Ausone y possédait, au IV^e siècle, un domaine dont il chanta les vins. Cet asile de calme devait encore abriter sous la Révolution quelques chefs du parti Girondin, dont le souvenir revit en plusieurs points de la ville, depuis leur séjour et finalement leur exécution à Bordeaux. Notre figurine montre, au-dessus d'une pyramide de pignons et de toits escaladant le centre-ville, le haut clocher qui surmonte un ermitage, des caves, des catacombes et la célèbre église monolithe, unique en Europe. Cette architecture commença au IX^e siècle de s'enfoncer dans la masse de la falaise, à partir d'anciennes grottes préhistoriques. Elle est ainsi, depuis la nuit des temps, le cœur de ce joyau d'art et d'histoire, celui aussi de ce terroir cher aux rois de France et d'Angleterre. Le visiteur ne saurait donc manquer ce riche «détour» par Saint-Emilion, sans attendre les fêtes de «la Jurande» qui, renouant avec la tradition, proclament chaque année, de la tour du Roy, «l'ouverture du Ban des Vendanges».



2,60 SAINT EMILION
SAINT EMILION REPUBLIQUE FRANÇAISE
Premier Jour
10 OCT 1981
SAINT EMILION

2,60
SAINT EMILION REPUBLIQUE FRANÇAISE

39-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.
Reproduction interdite



Foto nr.: 72

Poste Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Co

150^e ANNIVERSAIRE DE L'ECOLE NAVALE



Le 1^{er} novembre 1830, une ordonnance du roi Louis-Philippe crée l'Ecole navale et en définit les règles générales d'organisation, toujours en vigueur. L'émission du cent cinquantième permet également d'évoquer les grandes lignes de l'histoire des officiers de marine.

Colbert, l'incontestable créateur de notre marine de guerre, avait installé, dès 1682, à Brest, Rochefort et Toulon, trois compagnies de « Gardes-marine », destinées à former les officiers de la « Royale ». Au siècle suivant, Choiseul supprime la vénalité des charges et réorganise l'instruction des jeunes qui s'exaltent aux prouesses de Duquesne, de Jean Bart et de Duguay-Trouin. L'épopée napoléonienne se déroule ensuite « presque en dehors de la marine »: l'Empereur y veillait, mais ne put jamais « se dégager du guépier européen »; et pour le peuple, le désastre de Trafalgar s'estompe, moins d'un mois plus tard, sous le glorieux soleil d'Austerlitz. La France de 1815, n'ayant plus de Suffren ni de Surcouf, se désintéresse de la mer, et un « Parlement de propriétaires » substitue aux écoles flottantes de l'Empire un collège d'Angoulême, dans l'esprit de l'Ancien Régime... Annonçant notre événement, un ancien conseiller d'Etat de Napoléon 1^{er}, le baron Portal, se fait l'artisan d'une restauration de la Marine: il supprime le collège d'Angoulême et rétablit une école flottante en face de Brest. C'est cet établissement qui devient, peu après la Révolution de juillet, notre Ecole navale, créée le 1^{er} novembre 1830 par une ordonnance du gouvernement de Louis-Philippe. L'Ecole fonctionne alors à bord de l'Orion, puis de différents navires qui mouillaient en rade de Brest et qui portèrent l'un après l'autre le nom de Borda, illustre marin et mathématicien. Après la guerre 1914-1918, elle est ensuite transférée à terre, dans les bâtiments de Laninon à l'arsenal de Brest, puis dans des immeubles neufs dominant la rade, qui souffrirent gravement au cours de la dernière guerre. Notre figurine montre, à côté du dernier « Borda », la nouvelle Ecole navale, reconstruite depuis 1961 à Lanvéoc-Poulmic, sur la presqu'île de Crozon. C'est d'ici que sortent, en promotion annuelle, soixante enseignes de vaisseau de 2^e classe, héritiers d'un passé prestigieux, pour servir la Marine nationale.





Foto nr.: 73



François Mansart Historique du Sombre-Soleil François Collection

MAISON DE LA CHASSE ET DE LA NATURE HÔTEL DE GUÉNÉGAUD PARIS



Le quartier parisien du Marais, fort en vogue au Grand Siècle, s'est bien dégradé au cours des âges. Il retrouve aujourd'hui son lustre, en des opérations qui ne sont pas toutes irréprochables, mais dont certaines sont exemplaires, notamment la restauration de l'Hôtel de Guénégaud, où a été inaugurée en 1967 la Maison de la Chasse et de la Nature.

Possesseur d'immeubles voisins, Jean-François de Guénégaud, de noblesse de robe, avait acheté les terrains à l'angle de la rue des Quatre-Fils et de l'actuelle rue des Archives. Il y fit construire par François Mansart, à partir de 1654, une demeure qui, renouée, reste le seul hôtel parisien qui soit l'œuvre de ce grand architecte. Ce fut pendant deux siècles la propriété d'une autre famille de grands amateurs d'art, mais elle était en mauvais état quand un affairiste l'acheta en 1895 pour la diviser en lots à usage commercial, défigurant bâtiments et jardins. Menacé de démolition, l'hôtel fut sauvé par les Monuments historiques et racheté par la Ville de Paris; mais qui, en 1962, allait avoir l'audace de le restaurer? Ce fut le fils d'un industriel des Ardennes, grand amateur de la faune sauvage, puis fervent de la chasse photographique et du film de nature, qui cherchait, avec son épouse, un cadre pour leurs collections. La Fondation «Maison de la Chasse et de la Nature», qu'ils venaient de créer ensemble, se chargea de restaurer l'édifice en le prenant en 1964 à bail emphytéotique. En une dizaine d'années, proportions et lignes furent ainsi rendues à la cour d'honneur, aux façades nobles, à l'envolée du grand escalier, chef d'œuvre de Mansart, ainsi qu'aux appartements et aux jardins. Les salles, ouvertes au public, exposent, étoffées par des prêts du Louvre et du musée de l'Armée, des ensembles d'armes, de bibelots, de livres, de documents, d'œuvres d'art de toutes époques, autour des «thèmes cynégétiques et naturels». Parmi celles-ci, notre figurine reproduit une belle sculpture en pierre du XV^e siècle bourguignon. Cette vision de saint Hubert montre, sur fond de forêt, le saint pliant le genou devant le cerf qu'il allait abattre, mais dans les bois duquel lui apparaît le Christ en croix. Pour accueillir le visiteur d'un musée dont le fondateur est Ardennais, il était tout indiqué d'exposer une effigie de l'apôtre des Ardennes, mort en 727, en plaçant avec art et sensibilité la double inspiration de cette Maison sous le patronage d'un chasseur converti par un élan du cœur.



41-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de reproduction interdite



Foto nr.: 74





Foto nr.: 75

ANNÉE INTERNATIONALE DES PERSONNES HANDICAPÉES

Les Nations Unies ont proclamé 1981 Année internationale des personnes handicapées. L'objectif est double: sensibiliser l'opinion mondiale aux difficultés d'êtres diminués, et souvent «exclus»; inciter les gouvernements et les organismes privés à se préoccuper de leur réinsertion dans la vie sociale



Sur l'ensemble du globe, 450 millions d'êtres humains, dont un tiers d'enfants, souffrent d'un handicap physique ou psychique, défini par l'Organisation Mondiale de la Santé comme «un manque, une anomalie, une diminution plus ou moins durable, des fonctions essentielles». Sans mesures préventives, ces effectifs vont encore croître. La malnutrition et sous-alimentation aggravent dans le Tiers Monde les maladies endémiques et les retards mentaux. Notre civilisation industrielle multiplie les accidents mécaniques, en voyage ou au travail, les «stress», les troubles de la personnalité. Enfin, outre les séquelles des pollutions et des excès médicamenteux, la longévité prolongée se solde par des handicaps alourdissant charges sociales et finances publiques. L'autre volet du problème est la réinsertion des handicapés dans la vie sociale: le thème de l'Année internationale est «Pleine participation et égalité». Il s'agit d'abord des rapports des individus diminués avec leur environnement: il faut généraliser les adaptations du logement, des accès, des moyens de transport, des voies de circulation et des lieux publics. Il s'agit aussi de leur emploi, critique en nos actuelles difficultés. Le dossier français, par exemple, fait état, sur plus d'un million de personnes handicapées en âge de travailler, d'une moitié seulement pourvues d'un emploi, les autres se heurtent à d'insuffisants moyens de rééducation. Le problème de la réadaptation au travail, la figurine le traduit par une sorte de superposition de deux timbres: le plus petit, l'entente qui a effacé les différences, s'enchaîne dans celui qui montre la réalité acceptée et dépassée. Cette acceptation et ce dépassement d'une dure réalité, par le valide associé au handicapé, sont avant tout «affaire d'une mentalité, elle aussi rééduquée», pour que chacun s'applique, à sa place et dans son milieu, à rendre à tout être diminué «ses droits fondamentaux à l'éducation, au travail, à l'autonomie, au complet épanouissement humain».





Foto nr.: 76





Foto nr.: 77

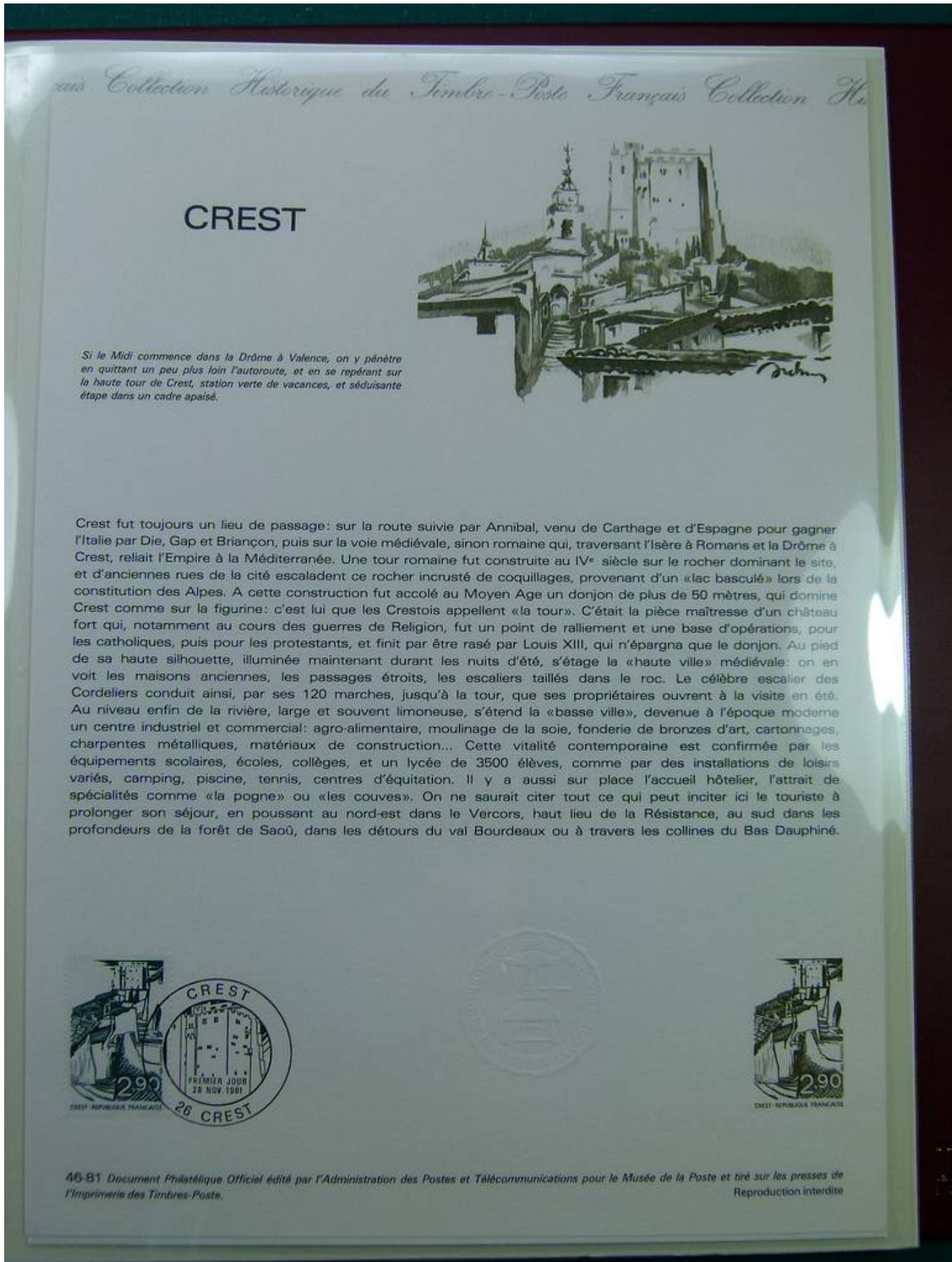




Foto nr.: 78

Collection Historique du Timbre-Poste Français



D'AP. FERNAND LEGER - MUSEE DE BIOT

GUILLAME SC

SERIE «CROIX-ROUGE» EGLISE DU SACRE-COEUR AUDINCOURT

Léger est né à Argentan: il aurait eu cent ans en 1981. Ce fils d'un marchand de bestiaux a fait partie de la forte équipe des grands peintres cubistes avant de s'attacher à l'abstraction, puis au monde mécanique et à la vie populaire. Aucun autre artiste français ne lui ressemble.

Les émissions traditionnelles de Noël au bénéfice de la Croix-Rouge permettent de mettre l'éclairage sur un aspect insolite dans l'œuvre de Fernand Léger, qui a réalisé les vitraux de l'église du Sacré-Cœur à Audincourt, vaste suite lumineuse unique dans sa création. Léger est né la même année que Picasso. Après des études d'architecte, il fréquente vers 1900 les ateliers de peinture, se liant notamment avec Robert Delaunay et le Douanier Rousseau. Influencé par la rigueur de Cézanne (allant encore plus loin, il dira à la fin de sa vie, que ses «Maîtres préférés sont les primitifs»), il trouve dans le cubisme le moyen d'exercer précisément cette rigueur dans une autre direction. La guerre de 1914-1918 va faire basculer sa réflexion. Il rejoindra le groupe «Abstraction-Création» après avoir traversé une époque «mécanique» due précisément aux terrifiantes visions de la guerre, durant laquelle Léger avait été gazé. L'abstraction ne répond que partiellement à ses exigences: Léger se dirige sans cesse vers la peinture murale, qu'on appelle parfois pompeusement aujourd'hui intégration architectonique. Il proclamait, par boutade, préférer le salon de l'aviation au Louvre. La vérité est que le monde technique dans lequel le XX^e siècle se plongeait l'obsédait de plus en plus. Ses familiers se souviennent de l'avoir entendu donner des noms à des pylônes électriques: des noms affectueux... La beauté plastique d'une simple clé n'était pas différente à ses yeux de celle d'une troupe de clowns faisant la grande parade. Léger traite fréquemment ses grandes compositions avec la couleur en dehors du sujet. Il joue toujours sur les contrastes colorés et sur la plastique des formes, qu'il accentue jusqu'à l'extrême. Le Musée de Biot est entièrement consacré à la présentation de ses œuvres, en particulier l'admirable suite des «Constructeurs». Les pieds bien ancrés dans le sol, comme un paysan normand, Léger était plus attiré par le concret que par la mystique. Cela ne donne que plus d'importance aux vitraux d'Audincourt dont l'artiste a dit lui-même: «Magnifier des objets sacrés, clous, ciboires ou couronnes d'épines, traiter le drame du Christ, cela n'a pas été pour moi une évasion». Et il ajoutait: «Je désirais apporter un rythme évolutif de formes et de couleurs pour tous, croyants et incroyants, quelque chose d'utile, accepté aussi bien par les uns que par les autres, du seul fait que la joie et la lumière se déversent dans le cœur de chacun». La série Croix-Rouge nous donne donc l'occasion de rendre l'hommage qui lui est dû à l'un des très grands peintres français de notre siècle.




47-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 79

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection H.

HOMMAGE AUX MARTYRS DE CHÂTEAUBRIANT

Le nom de cette sous-préfecture de la Loire-Atlantique courut tragiquement, dès octobre 1941, sur les ondes furtives, jusqu'aux foyers angoissés de France et aux camps de prisonniers en Allemagne, comme un tocsin dénonçant la barbarie, et appelant tous les patriotes décidés à lui résister.

J. AUFFRET - H. BARTHELEMY - T. BARTOLI - M. BASTARD - M. BOURHIS - C. DELAVAQUE - D. EMILE - M. GARDETTE - J. GRANDEL - D. GRANET - P. GUEGUEN - E. KERIVEL - H. KHUONG - AN - R. LAFORGE - C. LALET - E. LEFEBVRE - J. LE PANSE - C. MICHELS - G. MOQUET - A. PESQUE - J. POULMARCH - H. POURCHASSE - V. RENELLE - R. TELLIER - M. TENINE - JP. TIMBAUD - J. VERCRUYSSÉ -

G. Heuley

L'occupant avait déjà procédé à des exécutions, mais par hypocrisie politique, il les gardait secrètes. Ici, jetant le masque, il décida de «faire un exemple»: rompant le pesant silence de l'attentisme, il provoqua chez les patriotes le sursaut de la résistance à l'envahisseur. Les premiers suspects arrêtés furent, dès la fin de 1940, des responsables de syndicats et des militants du Parti communiste français, clandestin depuis plus d'un an. Du stade Jean Bouin, ils partirent pour différentes centrales, puis au printemps suivant, pour le camp de Châteaubriant. Ils y furent ensuite rejoints par des «Parisiens», puis par les otages de la grande rafle de Nantes du 23 juin. C'est parmi les 600 internés politiques de ce camp que la Gestapo et la police vichyssoise choisirent en octobre les victimes, exemplaires à tous égards, du tragique massacre. Certains de leurs noms revivent sur les plaques de nos rues et de nos places, à Paris et en province: Jean-Pierre Timbaud, le souriant syndicaliste, Guy Môquet, l'étudiant de 17 ans, Charles Michels, la force personnifiée, au physique et surtout au moral. «Quand on nous signifiera notre sentence, dit-il à ses camarades, nous répondrons par la Marseillaise, et que tous les autres, dans le camp, la chantent et la fassent chanter. Que le crime soit entendu de la ville et de la France entière: ainsi seulement notre mort servira à quelque chose». C'est le 22 octobre, à 15 h 45, que, dans la proche carrière de la Sablière, éclata la première des trois salves qui frappèrent les 27 héros, debout devant les poteaux, les mains libres et les yeux non bandés, poursuivant leur chant patriotique. Et le même jour, à Nantes, au champ de tir du Bêle, étaient fusillés les 16 otages de la ville. Ce furent les premiers d'une longue série d'otages fusillés dans toute la France. Ce timbre commémorant le 40^e anniversaire du drame marque aussi le 30^e anniversaire du mémorial érigé par souscription nationale dans la carrière de Châteaubriant. L'impressionnant groupe — œuvre du sculpteur Antoine Rohal — qu'on voit ici, se dresse sur une butte creusée de 185 alvéoles, qui contiennent un peu de terre française, prélevée sur tous les hauts lieux de la lutte et du sacrifice, du Mont Mouchet au Mont Valérien, du Vercors à Oradour-sur-Glane. Comme les foules rassemblées ici chaque année, les générations pourront venir se recueillir devant ce Mémorial national de la Résistance Française.





Foto nr.: 80

MANESSIER
« ALLELUIA »

Manessier est un peintre abstrait profondément mystique. Comme Chagall, Manessier voit la preuve du religieux dans chaque fleur, dans chaque brin d'herbe, dans chaque lumière, dans chaque être vivant. Ce timbre reproduit une œuvre originale dont le premier titre était « Alleluia de Printemps ».



M
"LE BUISSON"
PHEU P.M. CC

Alfred Manessier est né en 1911, il a passé son enfance à Abbeville. Après avoir fréquenté les Beaux-Arts d'Amiens, il vient à Paris pour étudier l'architecture en même temps que la peinture, avec Bissière, autre peintre mystique. C'est d'ailleurs avec Bissière qu'il ira vivre, dans le Lot, durant la première année de l'occupation. Ce peintre abstrait aime s'entourer chez lui de ses propres copies de maîtres impressionnistes: ainsi a-t-il appris le vrai métier de peintre comme l'avaient fait tous les Maîtres avant lui. Loin de cultiver le paradoxe, Manessier vit au sein même de ses sources. Après un séjour à la Trappe, en 1943, toute sa démarche d'homme et de peintre sera déterminée par la foi. Les structures vibrantes des couleurs violemment contrastées ou, comme sur le timbre, savamment orchestrées dans une sorte de paysage de la Beauce vue d'avion, lui permettent d'aborder tous les thèmes dans un grand mouvement d'abstraction lyrique. A cette abstraction picturale se superpose une autre abstraction cristallisée par la pensée chrétienne: son art sacré renouvelle l'art des églises dans l'allégresse d'un croyant qui magnifie les choses et les êtres de la terre. Au cours de ces dernières années, Alfred Manessier s'est consacré presque entièrement à la réalisation de vitraux. Il a déclaré: «L'art abstrait me semble être la chance actuelle par laquelle le peintre peut le mieux remonter vers sa réalité et reprendre conscience de ce qui est essentiel en lui».



MANESSIER "ALLELUIA"
POSTES 1981 REPUBLIQUE FRANÇAISE 4.00

MANESSIER - ALLELUIA
PREMIER JOUR
Manessier
19 Dec. 1981
PARIS

MANESSIER "ALLELUIA"
POSTES 1981 REPUBLIQUE FRANÇAISE 4.00

49-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite